5959

MADAME DE LA VERRIÈRE

13

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

M. CHARLES LAFONT.



Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 13 septembre 1850.

BIBLIOTECA LUCCHESI PALLI

Distribution de la pièce.

PIERRE GARS DE LA VERRIÈRE, conseiller au Parlement de Paris. (Grand premier rôle)	MM.	SURVILLE.
THOMÉ, avocat. (Père-noble.)		RAUCOURT.
HENRI THOMÉ, son fils. (Premier rôle amoureux.)		GOUGET.
LALOUETTE, petit clerc. (Premier comique.)		FRANCISQUE.
DOMINIQUE, vieux domestique.		PÉPIN.
UN AGENT DE POLICE.		GALABERT.
MARIE, femme de La Verrière. (Jeune premier rôle fort.)	Mmes	FERNAND.
AMÉLIE, enfant de 5 à 6 ans.		MARIE COLIN.
LA MARQUISE DE BEAUCOURT. (Grand premier rôle.)		RABUT-FECHTER.
LA COMTESSE DE MONTBRUN.		DEVAUX.
MADAME THOMÉ. (Duègne.)		JEAULT.
LA SUPÉRIEURE du couvent des Madelonnettes.		BONNET.
UNE RELIGIEUSE.		DELESTRE.
UN LIBRAIRE, UN MARCHAND DE TABLEAUX.		

La scène est à Paris, en 1714.

On a joué la pièce sans poudre, avec les costumes du commencement de Louis XV.

MADAME DE LA VERRIÈRE.

ACTE PREMIER.

Chez M. Thomé, avocat : grande salle basse ornée de boiseries. — Au premier plan, à droite, une table ronde et fauteuils. — Au premier plan à gauche, un bureau de travail, chaises, — portes latérales, à droite et à gauche, porte au fond. — A gauche, au fond, une armoire vitrée contenant des fioles et ustensiles de médecine. — A droite un petit buffet bas, surmonté d'une horloge masquant une porte secrète.

SCÈNE PREMIÈRE.

LALOUETTE, *seul, jouant aux dés.*

Cinq, quatre... quatre, six, cinq... six... quels points magnifiques! et dire que dans ce maudit cabaret de la Pomme-d'Or, je n'amène jamais que des as et des deux!.. Je me défendrais encore assez bien contre ce garçon apothicaire de la pointe Sainte-Eustache et contre ce petit marchand de la rue Saint-Denis; mais avec le capitaine Croustillac, je perds toujours... Hier encore mes épargnes du mois ont passé dans ses mains... Trois beaux écus de six francs... s'il vous plaît... Je devrais renoncer à faire sa partie... mais il est si engageant, si aimable... et puis un capitaine dont le père a un château sur les bords de la Garonne... ça me flatte beaucoup de jouer avec lui... (*Il jette de nouveau les dés.*) Trois, six... double-six.... Ciel! madame Thomé !...

SCÈNE II.

MADAME THOMÉ, LALOUETTE.

MADAME THOMÉ.

Ah! vous voilà, Lalouette ? bonjour, mon ami.

LALOUETTE.

Votre serviteur très-humble, madame Thomé. Puis-je vous demander où vous êtes allée de si bon matin.

MADAME THOMÉ.

A une réunion des dames de charité de la paroisse. Il y a tant de malheureux à secourir! (*Lalouette tire son mouchoir de sa poche et laisse tomber ses dés.*) Prenez garde... vous perdez quelque chose...

LALOUETTE.

Ne faites pas attention...

MADAME THOMÉ.

Ce sont des dés, je crois... Seriez-vous joueur, Lalouette?

LALOUETTE.

Oh ! madame, pouvez-vous me soupçonner d'un si vilain défaut ?...

MADAME THOMÉ.

C'est que ce matin, voilà des dés qui tombent de votre poche, et l'autre jour, vous avez oublié un jeu de cartes sur la cheminée de votre chambre...

LALOUETTE.

Madame, la corporation des clercs, à laquelle je me fais gloire d'appartenir, fait de temps en temps de petites parties dans la grand'salle, en attendant l'appel des causes .. Mais quel est notre enjeu ? six blancs ou deux sous. Cela ne peut ruiner personne.

MADAME THOMÉ.

Il n'importe, ce sont de mauvaises habitudes, et je voudrais vous voir d'autres amusements. Où est mon fils?

LALOUETTE.

On est venu le chercher dès le point du jour de la part de M. de La Verrière.

MADAME THOMÉ.

Pour sa petite fille ?

LALOUETTE.

Pour sa petite fille.

MADAME THOMÉ.

Comme je désire qu'Henri la guérisse ! pour elle d'abord, pauvre ange ! et ensuite pour lui.

LALOUETTE.

Oui, c'est une cure qui lui amènerait de la clientelle, et vous ne seriez pas fâchée que la médecine valût à votre fils plus d'argent que le barreau n'en rapporte à votre mari.

MADAME THOMÉ.

Allons, allons, me voilà suffisamment reposée. Voulez-vous m'aider à mettre le couvert?

LALOUETTE. *

Ah ! madame, une nouvelle. Pendant votre absence on est venu voir l'appartement que vous avez à louer.

MADAME THOMÉ.

Et il n'a pas convenu?

LALOUETTE.

Mon Dieu, non.

MADAME THOMÉ.

Je n'en suis pas surprise, cette rue est si étroite et si triste...

LALOUETTE.

Triste ? avec des lampes toute la journée, il n'y aurait rien de gai comme cet appartement-là.

MADAME THOMÉ, *riant.*

En vérité, mon cher Lalouette, j'ai bien peur que vous ne soyez le seul de votre avis.

* Lalouette, madame Thomé. Les indications sont prises de la gauche du spectateur.

LALOUETTE.

Comment? mais c'est aussi l'opinion de Jean, le valet de confiance de madame la marquise de Beaucourt.

MADAME THOMÉ.

Ah! vous l'avez vu?

LALOUETTE.

Oui; il est venu annoncer que madame la marquise passerait ici dans la matinée pour parler à M. Thomé de son procès.

MADAME THOMÉ.

Se déciderait-elle à quitter enfin sa maison de campagne?

LALOUETTE.

Jean assure que cela ne peut tarder.

MADAME THOMÉ.

Elle serait donc consolée de la mort de M. de Beaucourt?

LALOUETTE.

Ah! que voilà bien la réflexion d'une femme qui n'a jamais aimé que son mari!... Sachez qu'il y a cinq ans, c'est-à-dire un peu moins de deux ans après la mort de M. de Beaucourt, cette belle et inexorable veuve était à la veille d'épouser un officier de dragons, un jeune homme du plus grand mérite!... tout à coup, son régiment fut appelé à Rouen... il partit... et quelques mois après son départ, un accident imprévu, horrible...

MADAME THOMÉ.

Lequel?

LALOUETTE.

Ce malheureux jeune homme fut assassiné...

MADAME THOMÉ.

Par qui? comment?

LALOUETTE.

On ne l'a jamais su.

MADAME THOMÉ.

Mais c'est affreux, cela.

LALOUETTE.

Je le crois bien! c'est à la suite de ce malheur que madame la marquise s'était retirée à la campagne, pour pleurer son mari, disent les bonnes âmes comme vous; pour pleurer son amant, dit l'inflexible vérité.

MADAME THOMÉ.

Je ne vois pas grand mal à cela, puisqu'enfin elle devait épouser ce jeune homme; mais que ce soit M. de Beaucourt ou lui qu'elle ait pleuré, si elle revient s'établir à Paris, c'est que sa douleur est bien diminuée...

LALOUETTE.

Oh! ce n'est plus qu'un rêve, une ombre; moins que rien... et il y a sous jeu une passion nouvelle.

MADAME THOMÉ.

Qui la lui inspirerait?

LALOUETTE.

Un jeune médecin à la Faculté de Paris.

MADAME THOMÉ.

Lalouette !

LALOUETTE.

Eh bien, madame, de quoi vous effrayez-vous? vous êtes trop bonne mère pour n'avoir pas remarqué la mélancolie, la tristesse profonde dont votre fils est atteint depuis quelque temps... Je m'en suis inquiété, moi qui vous parle; et il est résulté de mes observations que M. Henri a perdu la gaieté, l'insouciance de son caractère à la même époque où madame de Beaucourt retrouvait toute la vivacité du sien... Ces deux effets si différents pourraient bien avoir la même cause... et pour me servir d'une expression que vous employiez tout à l'heure, je ne vois pas grand mal à cela...

MADAME THOMÉ, *à elle-même.*

Eh quoi, cette belle et riche marquise... mon fils...

LALOUETTE.

Voici M. Thomé, ne lui parlez pas de ces dés que j'ai laissé tomber de ma poche.

MADAME THOMÉ.

Et vous, promettez-moi de de plus vous en servir.

SCÈNE III.

MADAME THOMÉ, LALOUETTE, THOMÉ *père*, *arrivant avec un bouquiniste, une marchande de fleurs, un marchand de tableaux et un pauvre.* *

THOMÉ.

Bonjour, ma femme; bonjour, Lalouette. (*Au marchand de tableaux.*) Posez là votre toile, M. Reynolds, c'est deux écus que je vous dois?

LE MARCHAND.

Un seul.

THOMÉ.

C'est vrai, vous ne profitez pas de ma distraction: vous êtes un honnête homme. C'est que, voyez-vous, votre toile les vaut bien, les deux écus... c'est un original, un maître d'Italie... il fera un effet superbe dans mon cabinet. (*Le marchand de tableaux sort.*) A votre tour, monsieur Lepage, votre Froissard est-il bien au complet?

LEPAGE.

Ce n'est pas un Froissard, c'est un Montaigne.

THOMÉ.

Comment, un Montaigne? c'est un Froissard que je vous ai acheté!

LEPAGE.

Du tout, Monsieur! vous avez d'abord feuilleté le Froissard, c'est vrai; mais c'est bien le Montaigne que vous m'avez définitivement ordonné d'emporter.

* **Lalouette, Thomé, les marchands, le pauvre au fond, madame Thomé.**

THOMÉ.

Ah!

LEPAGE.

J'irai vous chercher le Froissard, si vous voulez.

THOMÉ.

Non, je m'en tiens au Montaigne; j'en ai déjà deux éditions dans ma bibliothèque, mais il n'y a pas les mêmes fautes que dans celle-ci. Voilà ce que je vous dois, monsieur Lepage; adieu! (*Lepage sort; Thomé prend un pot de fleurs des mains de la bouquetière.*) Madame Thomé, comme j'ai fait ce matin quelques emplettes pour moi, j'ai voulu aussi en faire une pour toi, et je t'offre ce rosier. (*Madame Thomé sourit et prend le rosier. — A demi-voix.*) Ça, je n'ai plus le sou; donne-moi quelques pièces de monnaie pour ce pauvre diable qui m'a accompagné jusqu'ici. (*Madame Thomé les lui donne.*) Tenez, monsieur, je regrette de ne pouvoir faire davantage... (*L'homme salue et sort.*) J'ai pour précepte qu'on est dans l'obligation de donner aux pauvres, quand on vient de dépenser de l'argent pour son plaisir. *

MADAME THOMÉ.

Mon cher mari!...

THOMÉ.

Ma bonne femme... oh! trop bonne!... j'ai fait ce matin des dépenses qui n'ont pas d'utilité immédiate, et je méritais d'être grondé.

MADAME THOMÉ.

N'est-il pas juste que vous soyez le maître de l'argent que vous gagnez avec tant de peine?

THOMÉ.

Eh, non! je n'en gagne pas assez; mais c'est fini; vois-tu, plus de temps perdu, plus de négligence: je suis résolu à faire tous les jours comme ce matin, où je suis arrivé le premier au palais...

MADAME THOMÉ.

Comme c'est beau!

THOMÉ.

Par exemple, j'ai du malheur.... cette affaire du libraire... tu sais... une affaire excellente...

MADAME THOMÉ.

Sans doute!

THOMÉ.

Eh bien! je l'ai manquée; c'était hier qu'on la plaidait!...

LALOUETTE, *riant.*

Ah! ah!

THOMÉ.

Il rit, je crois... Saute-ruisseau, mettez le vin sur la table, et n'oubliez pas le respect que vous me devez. (*A sa femme.*) Ce drôle se fait l'écho de mes ennemis... J'en ai rencontré deux

* Lalouette assis devant une table de travail; Thomé, madame Thomé.

ce matin au palais, et je lisais leur pensée sur leur visage... « Ce pauvre Robert Thomé, se disaient-ils, c'est un homme plein de savoir, plein d'éloquence... Pourquoi faut-il que ses distractions, ses flâneries continuelles aient toujours nui à ses succès ? » Eh bien ! la leçon est bonne et je veux en profiter. Autant je fus négligent et étourdi, autant je serai exact et attentif. Je ne manquerai plus une audience, je ne perdrai plus une cause ! et il faudra bien que la fortune vienne à moi, vois-tu, parce que c'est une femme, une coquette qui accorde difficilement ses faveurs, mais dont on triomphe toujours, quand on y met de l'adresse, de l'audace et de l'obstination.

MADAME THOMÉ. *

Comment un si bon mari fera-t-il pour s'occuper d'une autre femme que de la sienne?

THOMÉ.

Bah ! après trente ans de constance, tu me pardonneras bien cette infidélité ! (*Il l'embrasse à plusieurs reprises.*)

LALOUETTE.

Le patron s'échauffe; si je me retirais, par discrétion?

THOMÉ.

Lalouette !

LALOUETTE, *revenant.*

Monsieur?

THOMÉ.

Nous nous mettons à table ; ne déjeunez-vous pas aujourd'hui?

SCÈNE IV.

THOMÉ, MADAME THOMÉ, LALOUETTE, HENRI, *qui entre rêveur par le fond, et se dirige vers sa chambre sans voir personne.*

MADAME THOMÉ, *à son mari, en lui montrant son fils.*

Regardez-le donc, mon ami : comme il a l'air soucieux !

THOMÉ.

Il est distrait... il tient ça de moi.

MADAME THOMÉ.

C'est comme une maladie qui l'a pris depuis quelques mois...

THOMÉ.

Ce n'est rien. (*Il se met à table.*)

MADAME THOMÉ, *allant à son fils.*

Henri !

HENRI.

Ah ! c'est vous, ma mère; pardon ! vous êtes bien ce matin ? Et mon père... bonjour, mon père !

* Thomé, madame Thomé, Lalouette.

THOMÉ, *la bouche pleine.*

Bonjour, mon garçon !

MADAME THOMÉ.

Comme tu es pâle, aujourd'hui !

THOMÉ. *

Gageons qu'il n'a encore rien mangé !... c'est absurde !... Certainement, je suis fort obligé à M. de La Verrière de la confiance qu'il te témoigne; mais enfin, quand il te fait appeler à cinq heures, et qu'il te retient jusqu'à onze, il pourrait bien t'offrir un morceau.

HENRI, *à table entre son père et sa mère.*

Ce n'est pas lui qui m'avait fait appeler : c'est un vieux valet de chambre, nommé Dominique. Pauvre petite Amélie ! son père ne s'occupe pas d'elle.

MADAME THOMÉ.

Comment un père peut-il être indifférent aux souffrances de ses enfants?

HENRI.

M. de La Verrière a deux filles, l'une d'un premier lit : celle-là, il en parle souvent et l'aime avec passion; l'autre, plus jeune, est née d'un second mariage : c'est celle que je soigne; M. de La Verrière a peu d'amitié pour elle.

MADAME THOMÉ.

Il a donc perdu ses deux femmes?

HENRI.

Non, la seconde existe encore; mais depuis cinq ans, elle ne demeure plus avec lui.

THOMÉ.

J'ai beaucoup entendu parler de cette seconde femme, à Rouen, où j'allai plaider une affaire, il y aura bientôt six ans. Je vis M. de La Verrière, qui, à cette époque, était conseiller au Parlement de Normandie; mais je ne vis pas sa femme, qui, disait-on, était aussi remarquable par son esprit que par sa beauté.

HENRI.

Il doit bien la regretter alors, car il n'y a rien de plus triste que sa maison : figurez-vous une suite d'appartements délabrés, à moitié remplis de meubles en désordre... Au premier abord, on voit que personne n'y songe aux choses de la vie et que le regard d'une femme ne passe jamais par là... Au milieu de cette confusion, apparaît la figure sinistre et désespérée du conseiller; l'aspect de la maison vous avait serré le cœur; l'aspect de son maître vous épouvante. Voilà les impressions que j'ai ressenties la première fois que j'y suis allé.

MADAME THOMÉ.

Et depuis?

HENRI.

Depuis, M. de La Verrière m'a paru si malheureux, que mal-

* Lalouette, allant et venant; Thomé, Henri, madame Thomé.

gré son indifférence pour ma petite malade, j'ai fini par m'intéresser à lui.

THOMÉ.

Morbleu, j'avais faim... Ça, maintenant que l'estomac est apaisé, causons affaires. M. Lalouette, remettez-vous à votre requête et tâchez que votre écriture ne soit pas si exactement celle d'un chat... Mon garçon, depuis quelque temps, tu es rêveur, préoccupé... ta mère s'en inquiète beaucoup... moi, pas autant qu'elle... Autrefois, on avait le vin gai, l'amour gai, la jeunesse gaie... nos jeunes gens ont changé tout cela : je n'y vois pas grand'chose à redire ... Mais pendant que tu te livres à tes rêveries, le temps passe, ta position reste la même... j'ai cru qu'il était temps de te donner un coup d'épaule, et c'est du résultat de mes efforts que je viens vous entretenir.

MADAME THOMÉ.

Comment, monsieur Thomé, vous avez songé...

THOMÉ.

Oui, ma chère, j'ai songé à ce grand garçon... ça t'étonne?... Tu crois donc que pour en parler moins que toi, je n'apprécie pas tout ce qu'il vaut?... Mon pauvre Henri!... c'est bien ce qu j'ai fait de mieux dans ma vie... (*A part.*) C'est que ça n'a pas été comme mes consultations, que je fais tout seul et avec tant d'ennui...

MADAME THOMÉ.

Enfin, quelle idée avez-vous eue? quel résultat avez-vous obtenu?...

THOMÉ, *à son fils.*

Mon garçon, tu as un certain nombre de clients, les uns riches, les autres pauvres .. je crois que les pauvres sont en majorité... qui te paient avec plus ou moins d'exactitude... que dirais-tu si tu étais nommé médecin d'un établissement public, avec quinze cents livres d'appointements par an?...

HENRI.

Mon père, quel établissement?...

THOMÉ.

Ah! je ne puis le dire; l'affaire n'étant pas terminée, on exige que j'en garde le secret.

MADAME THOMÉ.

Mon ami, voilà une bien bonne nouvelle!

THOMÉ.

Eh bien! en voici une encore meilleure. Vous connaissez mon ami Gatineau, de Pontoise; un brave garçon qui s'est mis dans les veaux quand je me mettais dans les livres, et qui y a fait une bonne fortune, par ma foi.

MADAME THOMÉ.

Sans doute, nous le connaissons.

THOMÉ.

Vous savez qu'il a une fille?

MADAME THOMÉ.

Toute charmante et très-bien élevée.

THOMÉ, *à Henri.*

Elle est à toi avec vingt mille livres de dot.

MADAME THOMÉ.

Ah ! Henri !...

HENRI, *se levant.* *

Mon père, je vous remercie de vos bontés; mais je ne songe pas à me marier.

THOMÉ.

Tu refuses?

HENRI.

J'ajourne. Croyez que, pour toute autre affaire, je serais heureux de vous obéir; mais ceci, ne l'exigez pas, c'est impossible.

MADAME THOMÉ, *à part.*

Hélas! je l'aurais parié !

THOMÉ, *se levant aussi.*

Ah ! tu ne veux pas d'un mariage qui te donnerait une jolie femme, une famille honorable et vingt mille livres de dot? A ton aise, mon garçon. Pendant que tu y es, refuse aussi la place que j'ai sollicitée pour toi... ça sera drôle. Enfin, voilà tout ce que j'avais à te dire; j'ai rempli mon devoir de père : accomplis le tien comme tu l'entendras... Quelle heure est-il? onze heures et quelque chose. Bon ! je n'ai affaire au palais qu'à midi; employons utilement l'heure qui me reste...

LALOUETTE.

Vous avez à écrire une requête pour ce malheureux épicier qui a toutes sortes de désagréments en ménage.

MADAME THOMÉ.

Vous avez à rédiger une consultation pour ces deux enfants mineurs dont on s'apprête à vendre le bien

THOMÉ, *consultant son agenda.*

Vous oubliez le plus important; une visite à faire à cette femme qui m'a écrit des Madelonnettes.

HENRI. **

On vous a écrit des Madelonnettes?...

THOMÉ.

Oui, mon fils, et même cette lettre m'a touché. Les Madelonnettes sont une prison de femmes perdues, c'est vrai; mais tu connais l'histoire de leur patronne, et tu n'oublies pas qu'après l'innocence, la vertu la plus agréable à Dieu, c'est le repentir.

MADAME THOMÉ, *souriant.*

Encore une cause gratuite !

THOMÉ.

Tu m'en croiras si tu veux, ma femme, mais ce sont celles que je plaide avec le plus de plaisir. Demande-le à ton fils qui, ainsi que moi, a beaucoup de clients pauvres. Pour l'avocat

* Lalouette, assis; Henri, Thomé, madame Thomé.

** Lalouette, Thomé, Henri, madame Thomé.

comme pour le médecin bien pénétrés de la sainteté de leur ministère, il y a dans le regard, dans la parole timide du pauvre qui vous remercie, et qui n'a que ce remerciement à vous offrir, un salaire plus doux, une récompense plus précieuse que dans tout l'or que le riche vous jette avec dédain... Au reste, j'ai encore d'autres raisons pour aller aux Madelonnettes... Mais c'est assez parler... Au travail... au travail tout le monde... Comme César, je vais vous dicter trois consultations à la fois.

LALOUETTE.

Et vous pourrez en donner une quatrième, car j'aperçois madame la marquise de Beaucourt. (*Une chaise s'arrête dans le fond ; la marquise en sort.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE BEAUCOURT.

LA MARQUISE, *au fond.*

Il est là!... (*Elle s'avance.*) Bonjour, mon cher avocat... Oh! mais, c'est madame Thomé!...

MADAME THOMÉ.

Madame la marquise...

LA MARQUISE.

Que je suis heureuse de vous rencontrer... Eh bien! monsieur Thomé, vous avez bien étudié mon procès; qu'en pensez-vous?...

THOMÉ. *

Permettez, madame, il s'agit, n'est-ce pas, de ce mur mitoyen qu'on prétend vous faire démolir?

LA MARQUISE, *qui voit Henri prêt à s'en aller et cherche à le retenir.*

Ah! monsieur Henri, aidez donc la mémoire de monsieur votre père.

THOMÉ.

C'est vrai, je me trompe. C'est au sujet de cette ferme en Limousin, que votre tante veut vous disputer!

HENRI.

Eh! non, mon père! L'affaire de madame est bien plus importante; elle a un procès avec les héritiers du comte de La Briche...

THOMÉ.

Ah! oui, une affaire très-délicate... je me rappelle maintenant.

LA MARQUISE.

Je crains qu'on ne s'occupe guère de moi chez monsieur

* La marquise, assise; Thomé, madame Thomé, Lalouette, au second plan; Henri.

Thomé... J'ai le projet de prendre un pied à terre à Paris, afin de venir plus souvent chez lui.

LALOUETTE, *s'avançant.*

M'est-il permis de faire observer à madame la marquise que nous avons justement un appartement à louer dans la maison ; elle pourrait peut-être s'en arranger.

LA MARQUISE.

Quoi! un appartement ici... dans cette maison... et on ne m'en parlait pas!...

THOMÉ.

Il n'est pas digne de vous.

LA MARQUISE.

Il sera toujours bon pour un pied à terre.

MADAME THOMÉ.

Mais madame...

LA MARQUISE.

Loger chez son avocat! mais c'est un coup de partie, et, dès ce moment, mon procès me paraît gagné! Allons, allons! c'est dit, c'est fait. Je retiens votre appartement. Vous y consentez, n'est-ce pas?

LALOUETTE, *à part.*

Bon! mon invention a eu du succès. Eloignons le papa maintenant. (*Il avance l'horloge et fait sonner midi.*)

MADAME THOMÉ.

Midi!

THOMÉ.

Midi!

LA MARQUISE.

Hé bien! midi?

MADAME THOMÉ.

C'est l'heure à laquelle mon mari doit retourner au palais.

THOMÉ.

Si madame la marquise exige que je reste...

LA MARQUISE.

Du tout! du tout, allez à vos affaires.

THOMÉ, *qui cherche des papiers et brouille tout.*

Lalouette, la clef de cette armoire. Le dossier que je cherche doit être là-dedans.

LALOUETTE.

Monsieur, je ne vois là-dedans que des livres à monsieur votre fils, et des préparations chimiques dont quelques-unes sont fort dangereuses. Vous n'avez pas vos papiers dans cette armoire.

HENRI.

Ce serait impossible. C'est moi seul qui en ai la clef.

MADAME THOMÉ, *qui a cherché de son côté.*

Tenez, tenez, voilà votre dossier. Partez, ne vous arrêtez ni sur les quais, ni ailleurs... c'est au palais que vous allez...

THOMÉ, *sortant.*

Eh oui, c'est au palais... c'est au palais...

(*La marquise dit quelques mots à Lalouette qui sort.*)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, MADAME THOMÉ, HENRI.

LA MARQUISE.

Allons, me voilà sur le champ de bataille... Je vous préviens, madame, que je me défendrai courageusement. Les héritiers du comte de La Briche ont des relations nombreuses; mais j'en ai aussi, moi, et mon cousin La Verrière a beaucoup de crédit dans le parlement.

MADAME THOMÉ.

Ah ! vous êtes parente de M. de La Verrière ?

LA MARQUISE.

Oui... vous le connaissez?

MADAME THOMÉ.

Mon fils est son médecin.

LA MARQUISE.

Oh! alors, tant mieux, nous aurons double influence sur lui. Mais c'est assez vous occuper de ce qui n'intéresse que moi seule ; parlons de vous et de votre fils. — Savez-vous que s'il voyait un peu le monde, au lieu de s'obstiner à vivre dans la retraite, il aurait déjà fixé l'attention de quelque homme puissant?...

MADAME THOMÉ.

Qu'y gagnerait-il, madame? nous ne désirons pas lui voir quitter la profession de médecin.

LA MARQUISE.

Mais il est toujours utile d'avoir de belles connaissances... Si on trouvait quelque riche établissement pour votre fils?...

MADAME THOMÉ.

Un mariage?...

LA MARQUISE.

Oui.

MADAME THOMÉ.

Il vient d'en refuser un très-beau, très-honorable, et c'était son père qui le lui proposait.

HENRI.

Ma mère...

LA MARQUISE. *

Laissez-la parler, monsieur Henri...

MADAME THOMÉ.

Oui, madame, une belle jeune fille qui avait vingt mille livres de dot, et dont le père, commerçant respectable, est un ancien ami de mon mari.

LA MARQUISE.

Si vous lui en voulez de ce refus, permettez-moi de vous dire

* Madame Thomé, la marquise, Henri.

que vous avez tort. Un tel parti est fort au-dessous de ce que monsieur votre fils est en droit d'espérer.

MADAME THOMÉ.

Cependant, madame, mon fils n'est ni noble ni riche ; il ne peut épouser qu'une fortune médiocre et une bourgeoise.

LA MARQUISE.

Pourquoi donc cela ? Monsieur Henri peut arriver à tout, et quand même il resterait dans sa position modeste, mais indépendante, pourquoi une femme riche et noble n'irait-elle pas l'y chercher ? Ignorez-vous que les femmes ne calculent rien quand elles aiment ? Que leur importent les différences du rang et de la fortune ? Elles les abandonnent sans regret pour se rapprocher de celui que leur cœur a choisi ; et heureuses, heureuses mille fois celles qui trouvent l'occasion de consommer avec éclat ce sacrifice ! l'amour les dédommage de tout ce qu'elles ont fait pour lui !

MADAME THOMÉ.

Voici une visite...

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, MADAME THOMÉ, HENRI, LA COMTESSE DE MONTBRUN, *accompagnée d'un laquais.*

LA COMTESSE, *vieille dame de l'extérieur le plus respectable.*

Est-ce bien ici, madame, que demeure M. l'avocat Thomé ?

MADAME THOMÉ.

Oui, madame.

LA COMTESSE.

Puis-je le voir ?

MADAME THOMÉ.

En ce moment il est au palais, mais vous voyez sa famille. Veuillez vous asseoir et vous reposer.

LA COMTESSE.

Volontiers... l'âge, la fatigue... les chagrins... (*Elle s'assied.*) L'affaire dont je viens parler à monsieur Thomé est si délicate, qu'avant de la lui dire, je suis bien aise de vous la confier. Vous déciderez s'il faut lui conseiller de s'en charger.

MADAME THOMÉ.

Parlez, madame.

LA COMTESSE.

Je me nomme la comtesse de Montbrun.

LA MARQUISE, *qui allait sortir, s'arrête.*

La comtesse de Montbrun !...

LA COMTESSE.

Et j'habite ordinairement les colonies...

LA MARQUISE.

C'est bien cela !

LA COMTESSE.

Mon fils était officier dans le régiment des dragons de Champagne... jeune, estimé de ses chefs, adoré de ses camarades, il a péri par un crime, et j'ai passé la mer afin d'obtenir justice de cet horrible assassinat.

LA MARQUISE.

Ah!

LA COMTESSE.

Par qui ce meurtre a-t-il été commis? je l'ignore encore; mais j'apporte de quoi le découvrir. Tout ce que je puis vous en dire à présent, c'est que la jalousie d'une femme a fait le coup; avec l'aide de Dieu, nous apprendrons le reste.

MADAME THOMÉ.

Madame, permettez-moi de vous faire observer que, pour une affaire de cette nature, c'est aux magistrats et non à un avocat qu'il faut vous adresser.

LA COMTESSE.

Je m'adresserais en vain aux magistrats pour les supplier d'instruire une affaire qu'ils ont connue et étouffée. Oui, des renseignements dont il est impossible de contester l'exactitude, m'ont donné la conviction qu'aussitôt après la mort de mon fils, une influence puissante s'est opposée aux recherches de la justice et a fait avorter le procès. Cette influence existe toujours, et je n'ai qu'un moyen de la vaincre; c'est de la signaler au roi. Je voulais prier monsieur Thomé de rédiger la requête que j'enverrai là-dessus à Sa Majesté.

MADAME THOMÉ.

Madame...

LA COMTESSE.

Avant d'accepter ce travail, que M. Thomé en voie bien les conséquences; la main qui jusqu'ici a couvert de sa protection les meurtriers de mon fils, exercera peut-être une vengeance contre ceux qui vont solliciter leur châtiment. Seule au monde, je ne crains rien pour moi; mais M. Thomé est époux et père; je concevrais très-bien qu'il hésitât à accepter la lutte.

HENRI.

Madame, mon père n'hésite jamais quand il s'agit de remplir un devoir : en son nom, j'accepte votre cause.

MADAME THOMÉ.

Et moi, madame, quoi qu'il doive en résulter, je ne craindrai pas de l'engager à adoucir la douleur d'une mère en l'aidant à venger son fils.

LA COMTESSE.

Des sentiments si nobles me pénètrent d'admiration et de reconnaissance; mais c'est la réponse de M. Thomé lui-même qu'il me faut. Qu'il daigne me l'envoyer à mon adresse, rue de Grenelle, n° 33.

MADAME THOMÉ.

Ne doutez pas du zèle que mon mari mettra au service d'intérêts si sacrés.

LA COMTESSE.

Je me retire, madame, et j'attends.

LA MARQUISE, *à part.*

Faisons-la suivre. (*Haut.*) Adieu, monsieur Henri; adieu, madame; dans une heure je reviendrai prendre possession de mon appartement (*Bas, à Lalouette qui entre.*) Regardez, écoutez et dites-moi tout. (*Elle lui donne de l'argent et sort. Madame Thomé la reconduit.*)

SCÈNE VIII.

HENRI, MADAME THOMÉ, LALOUETTE.

(*Pendant cette scène, les gens de la marquise de Beaucourt, que Lalouette est allé prévenir, apportent ses bagages; madame Thomé les fait porter dans son appartement et donne d'autres ordres dont elle surveille l'exécution.*)

LALOUETTE, *à lui-même.*

Deux louis! voilà mes finances remontées. Quelle belle revanche je vais demander au capitaine Croustillac! je me sens en verve aujourd'hui, je veux le mettre à sec.

HENRI.

Lalouette!

LALOUETTE.

Monsieur?

HENRI.

As-tu passé à la poste?

LALOUETTE.

Eh oui... j'oubliais... Voici une lettre du Havre.

HENRI. *

Du Havre! donne donc, malheureux! (*Il lit.*)

« Monsieur, en réponse à votre honorée du 8 courant, j'ai » l'honneur de vous prévenir que le bâtiment de commerce » *la Pénélope*, sur lequel vous devez faire la traversée du Havre » à la Nouvelle-Orléans, quittera notre port, le lundi, 6 de ce » mois. » (*S'interrompant.*) Lundi! c'est dans cinq jours! (*Il continue.*) « Veuillez donc vous hâter de faire tous vos prépa- » ratifs et ne manquez pas de vous trouver au Havre, le jour » fixé pour le départ. » Cinq jours! je n'ai plus que cinq jours à passer en France, auprès de mon père et de ma mère! (*Madame Thomé rentre. Lalouette tousse. Henri cache la lettre.*)

MADAME THOMÉ. **

Allons, il faut que je lui parle, que je l'éclaire. Je me trompe fort ou maintenant son secret m'est connu. — Monsieur Lalouette!...

LALOUETTE.

Madame?

* Lalouette, Henri.

** Lalouette, madame Thomé, Henri.

MADAME THOMÉ.

Faites-moi le plaisir de porter ces livres dans la bibliothèque de mon mari et ne redescendez que quand je vous appellerai.

LALOUETTE, *à part.*

Ah! on ne veut pas que j'entende! eh bien, je ferai tout pour écouter! (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

HENRI, MADAME THOMÉ.

MADAME THOMÉ.

Henri!...

HENRI.

Ma mère?

MADAME THOMÉ.

Je ne suis pas contente de toi.

HENRI.

Vous?

MADAME THOMÉ.

Depuis quelque temps, tu souffrais, tu souffrais beaucoup, et tu me cachais le secret de ta douleur... C'est mal... c'est très-mal... mais la bonté du Ciel ayant dissipé mes inquiétudes, je suis trop heureuse pour te garder rancune, et je vais te donner ma joie à partager. Henri, mon cher enfant, plus de rêveries sombres, plus de larmes; tu es aimé de celle que tu aimes; rien ne peut t'empêcher d'être heureux!

HENRI.

Heureux! aimé! je ne vous comprends pas.

MADAME THOMÉ.

Oh! c'est assez de dissimulation avec ta mère. Voyons, la cause de ton chagrin, c'est que tu étais amoureux, n'est-ce pas?

HENRI.

Amoureux! oui c'est le mot qu'on emploie. Eh bien, soit, j'étais amoureux. Continuez.

MADAME THOMÉ.

Et l'objet de cet amour, c'était une femme séparée de toi par tous les préjugés du monde...

HENRI.

O ciel! qui a pu vous dire?...

MADAME THOMÉ.

En sorte que tu craignais avec trop de raison que ton hommage ne fût jamais agréé! Eh bien! tu peux t'expliquer sans crainte; la marquise de Beaucourt est résolue à t'épouser.

HENRI.

M'épouser! la marquise de Beaucourt! Mais vous vous trompez, ma mère; elle ne pense pas à moi, elle ne s'est pas occupée de moi une minute, et si par impossible vous aviez raison, si

elle m'aimait, eh bien ! j'en serais confus, désespéré, car je ne l'aime pas, moi, je ne l'ai jamais aimée !

MADAME THOMÉ.

Ciel ! mais alors quel est le secret que tu me caches, ce secret fatal que je croyais avoir deviné ? Oh ! mes inquiétudes renaissent plus poignantes, et je ne te quitterai pas que tu ne m'aies tout avoué !

HENRI.

Je n'en aurai jamais le courage. Par pitié pour moi, par pitié pour vous-même, ne me demandez pas mon secret, laissez-moi partir sans vous l'avoir révélé.

MADAME THOMÉ.

Partir ?

HENRI.

Oui, pour un voyage lointain et qui durera peut-être plusieurs années. Ne vous y opposez pas : c'est Dieu qui m'entraîne et je n'ai pas d'autre moyen de me sauver.

MADAME THOMÉ.

Te sauver ! mais non... non... c'est impossible, mon fils n'a pas commis un crime...

HENRI.

Un crime ! Ah ! ma folie est le plus grand, le plus inconcevable de tous ! Ma mère, ma mère, pardonnez-moi !

MADAME THOMÉ, *pleurant.*

Mon cher Henri, mon fils !

HENRI. *

Sachez toute la vérité ; et si vous ne me comprenez pas, n'en soyez pas surprise, car je ne me comprends pas moi-même, et mes pensées, mes actions ne sont plus que celles d'un insensé !

MADAME THOMÉ.

O mon Dieu !

HENRI.

Il y a quelques mois encore, l'étude seule occupait ma vie... Quelquefois le vide de mon cœur m'étonnait... je sentais bouillonner en moi de confuses aspirations vers une existence plus troublée; mais le travail, vos douces caresses triomphaient bientôt de mes inquiétudes vagues, et j'étais à peu près heureux ..

MADAME THOMÉ.

A peu près !...

HENRI.

Une épidémie s'était déclarée aux environs de Paris ; fatigué, souffrant même d'un récent excès de travail, je me transportai au centre de ses ravages pour les combattre, pour les arrêter. Vous vous rappelez les succès que j'obtins ; vous savez que grâce à une médication énergique et nouvelle, je pus arracher à la mort un grand nombre de victimes... mais je m'étais im-

* Henri, madame Thomé, assise.

posé une tâche au-dessus de mes forces... Un jour que je traversais à pied la forêt de Saint-Germain, elles m'abandonnèrent tout à fait... sur le bord de la route. . au pied d'un arbre, je m'endormis.

MADAME THOMÉ, *se levant.*

Et je n'étais pas là... Oh ! que le ciel n'a-t-il envoyé un de ses anges pour me remplacer, pour sauver mon fils!...

HENRI.

Vous allez voir qui il m'envoya. Dans mon sommeil troublé par la fièvre, une soif ardente me tourmentait... je répétai plusieurs fois ces mots : J'ai soif, j'ai soif... Mais buvez donc, me répondit une voix que j'entendis comme à travers un songe ; et avant que j'eusse rouvert les yeux, une eau fraîche et pure mouilla mes lèvres... je pus soulever alors mes paupières brûlantes... et je regardai... ma mère, c'était elle!...

MADAME THOMÉ.

Qui, elle?

HENRI.

Celle à qui j'ai donné ma vie; la plus belle, la plus adorable des femmes ! Ses yeux fatigués par l'expression de la souffrance, mais embellis par l'expression de la pitié, prolongeaient sur moi un regard qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur.... O puissance merveilleuse ! attrait incomparable ! ce n'était point le regard angélique de l'innocence, il n'aurait pas ainsi troublé tout mon être ; ce n'était pas le regard provocant de la coquetterie, la pureté de ma vie m'aurait défendu contre lui ; c'était comme l'appel d'une âme ardente, élevée et malheureuse, qui sollicitait la sympathie des âmes faites à l'image de la sienne et vous lançait dans un coup d'œil un impérissable souvenir !

MADAME THOMÉ.

Mais qui était cette femme !

HENRI.

Ah ! vous le saurez trop tôt ! (*Plus calme.*) Perdu dans la contemplation de cette vision charmante, j'avais pris sa main pour m'assurer que je ne faisais pas un rêve et je m'enivrais du bonheur de la regarder... Mais déjà une impression pénible troublait les douceurs de mon extase ; car si la perfection de sa beauté semblait la rattacher aux classes les plus élevées de la société, la grossièreté de ses vêtements la rejetait dans la condition la plus basse... j'eus bientôt l'explication de ce mystère... S'approchant d'elle, un soldat brutal lui frappa brusquement sur l'épaule et s'écria : Allons, le numéro 15, en route.

MADAME THOMÉ.

Que voulait-il dire ?

HENRI.

Pas même un nom, ma mère, comprenez-vous ! rien, rien qu'un numéro dans le compte de ces femmes perdues, que les tribunaux séquestrent de leurs familles, de la société, de la patrie,

et que le gouvernement envoie aux colonies d'Amérique d'où elles ne reviennent jamais!

MADAME THOMÉ.

Une condamnée!

HENRI.

Une déportée! car on la conduisait au Havre où elle devait s'embarquer. Au geste du soldat, elle s'était redressée sans rien dire; seulement quelques larmes étaient tombées de ses yeux... Cependant ses malheureuses compagnes s'entassaient dans la charrette qui les conduisait au but de leur voyage... Eperdu, je regardais sans comprendre et je m'obstinais à retenir sa main... elle fit un mouvement pour se dégager... alors, je compris... « Service pour service, lui dis-je, acceptez cette bague qui me vient de ma mère, et puisse-t-elle vous porter bonheur! »

MADAME THOMÉ.

Tu lui as donné ma bague!

HENRI.

Oui, c'était tout ce que je possédais. Mais elle m'avait donné un verre d'eau, elle; c'était tout ce qu'elle possédait aussi.

MADAME THOMÉ.

Mon pauvre fils!

HENRI.

Depuis ce jour, mon existence a changé. Une seule pensée, une seule image m'absorbe... elle est là, toujours là... Ah! si vous aviez vu le dernier regard qu'elle m'a jeté en montant dans l'horrible charrette... ce n'était plus de la résignation, de la douleur... c'était une invocation désespérée à ma loyauté, à mon courage... Viens à mon secours, avait-elle l'air de me dire, sauve-moi, défends-moi!... J'ai résisté longtemps à ce cri de l'infortune et de ma conscience, mais enfin je suis prêt d'y céder... Ma mère, je vais partir pour l'Amérique; je vais partir pour la retrouver!

MADAME THOMÉ. *

Oh! c'est impossible...

HENRI.

Impossible... non, rien n'est impossible quand on aime... ce qui est impossible, c'est de vivre plus longtemps loin d'elle, c'est de me contenter de la vision, du fantôme, quand je puis rejoindre la réalité... Oh! la revoir, trouver quelque preuve de son innocence... car elle est innocente, je n'en doute pas, et la ramener heureuse et triomphante dans sa patrie!... devant cet espoir, mon sang bout, mes idées s'exaltent... je sens qu'il faut que je parte ou que je meure... Prononcez vous-même : m'ordonnez-vous de rester?

MADAME THOMÉ.

Henri!... mais on vient, c'est ton père... Oh! pas un mot, pas un mot de tout cela devant lui!

* Madame Thomé, Henri.

SCÈNE X.

THOMÉ, MADAME THOMÉ, HENRI.

THOMÉ.

Il est nommé?

MADAME THOMÉ.

Nommé! qui?

THOMÉ.

Henri.

MADAME THOMÉ.

A quoi?

THOMÉ.

Au poste dont je vous avais parlé. Honneur à monsieur le médecin de la prison des Madelonnettes!

MADAME THOMÉ.

Henri est médecin des Madelonnettes?

THOMÉ.

Avec quinze cents livres d'appointements. C'est un joli début, n'est-ce pas! je sais bien qu'il aura là des clientes un peu originales; mais la médecine est indulgente comme la charité!

MADAME THOMÉ *

Et la nomination est bien certaine! c'est du ministère que vous la tenez?

THOMÉ.

Non pas, c'est de la prison des Madelonnettes.

MADAME THOMÉ.

Vous en arrivez?

THOMÉ.

Sans doute...

MADAME THOMÉ.

Et le palais... l'audience?...

THOMÉ.

Tu as raison, je serai plus exact demain.

MADAME THOMÉ.

Enfin, vous apportez une bonne nouvelle.

THOMÉ.

J'apporte autre chose encore, et je n'ai point perdu ma matinée, je t'en réponds. Figure-toi que la lettre de cette pauvre prisonnière me revenait toujours à l'esprit. Bah! me dis-je enfin, les plus pressés, ce sont les pauvres, c'est par eux qu'il faut commencer. Ayant pris cette résolution, je me dirige vers les Madelonnettes; la première personne que j'y rencontre, c'est la supérieure... » Mes compliments à M. Thomé, me dit-elle gracieusement; c'est M. Henri Thomé qui est nommé médecin de notre maison. J'en ai reçu l'avis du ministre... »

* Madame Thomé, Thomé, Henri.

(*S'interrompant.*) Ainsi, c'est officiel. Il n'y a plus de doutes a conserver... Ravi de cette nouvelle qui me payait déjà de la bonne action que je venais faire, je conte à madame la supérieure l'objet de ma visite et je suis introduit par son ordre auprès de la femme qui m'avait écrit... Cette pauvre femme, étrangère et parlant à peine le français, m'explique commment sa famille s'est débarrassée d'elle afin de se partager ses biens... Son récit avait les caractères de la vérité, de l'innocence, je lui promis chaudement de la servir... Ah! monsieur, disait-elle en me prenant les mains; comment reconnaître votre bonté, votre désintéressement? quel malheur de me voir dans un dénuement tel, que je n'ai pas même le plus petit objet à vous offrir!... Alors dans un coin sombre de la prison, une douce voix s'éleva : Un jour, pour prix d'un bien faible service, j'ai reçu une bague en or que j'ai gardée en la cachant à tous les yeux... Monsieur l'avocat Thomé, qui témoigne tant d'intérêt à notre compagne, daignera-t-il l'accepter comme gage de notre reconnaissance?... En achevant ces mots prononcés avec un accent enchanteur, la prisonnière qui avait parlé s'avança vers moi et me tendit l'anneau... Henri, madame Thomé, j'ai vu quelques belles personnes dans ma vie; j'ai vu madame de Montespan, madame de Conti, madame de Fontange, et toi-même, bobonne, qui étais fort bien dans ton jeune temps... eh bien, je suis fâché de le dire, toutes ces beautés, y compris la tienne, auraient été complétement éclipsées par celle de la femme qui me parlait... Ébloui fasciné... j'ai machinalement accepté la bague qu'elle m'offrait; et tenez... tenez... la voilà... Avais-je raison de vous dire que je n'ai point perdu ma matinée?

HENRI, *tombant dans les bras de sa mère.* *

Ciel! ô ciel!

MADAME THOMÉ.

C'est mon anneau!

THOMÉ.

Eh bien, qu'avez-vous donc? (*A son fils.*) La place que j'ai obtenue pour toi te déplaît-elle? (*A sa femme.*) Cet anneau, aurais-tu honte de le porter? je conçois tes scrupules... c'était tout l'avoir de cette pauvre femme, et tu penses que je n'aurais pas dû l'accepter...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE BEAUCOURT, *puis* LALOUETTE.

LA MARQUISE.

Toute la famille réunie apprendra avec plaisir qu'à ma prière, le duc de Granville se charge de la fortune de M. Henri Thomé.

* Henri, madame Thomé, Thomé.

HENRI, *qui s'était assis, se lève.*

Merci, madame la marquise; j'ai tout ce que je souhaitais au monde... (*Mouvement de madame Thomé.*) le pouvoir de soulager de grandes douleurs.

LA MARQUISE.

Quoi donc ?

MADAME THOMÉ.

Une place de médecin dans une prison.

LA MARQUISE.

Oh ! ce n'est pas assez !

THOMÉ.

Si madame la marquise a mieux à t'offrir ...?

HENRI.

Je refuserais tout pour cet emploi que je vous dois, mon père.

THOMÉ.

Allons, je suis heureux d'avoir si bien réussi.

LALOUETTE, *bas à la marquise.*

J'ai de grandes nouvelles, je serai chez vous dans une heure.

LA MARQUISE.

Bien.

THOMÉ.

Madame la marquise veut-elle passer dans mon cabinet?... nous nous occuperons à fond de son procès... (*La marquise se dirige vers le cabinet de M. Thomé, il continue en s'adressant à son fils qui a gardé la bague.*) Décidément je ne veux pas priver cette pauvre femme de sa bague...

HENRI.

Soyez tranquille, mon père, je la lui rendrai.

FIN DU 1er ACTE.

ACTE II.

Aux Madelonnettes. — Un parloir. — Au fond, une grille à gauche, porte conduisant à la chapelle, et fermée par un rideau. — A droite, porte conduisant à l'intérieur de la prison. — A gauche, premier plan, porte d'entrée. — A droite, premier plan, porte fermée par un rideau. — A droite, un siége, une table et tout ce qu'il faut pour écrire. — On célèbre l'office divin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE DE BEAUCOURT, *dans le parloir.*

L'office va finir... et mes irrésolutions sont terminées; je veux voir cette femme ! ce que je lui dirai, je n'en sais rien,

mais je la verrai. (*Les condamnées sortent de l'église et traversent le théâtre ; elles passent devant la marquise. L'une d'elles, qui se tient à quelque distance des autres, en passant devant la marquise, jette un billet à ses pieds ; puis elle s'arrête et regarde la marquise, qui hésite à le ramasser ; sur un geste suppliant de cette femme, la marquise ramasse le billet. La condamnée suit ses compagnes. Les religieuses quittent l'église à leur tour.*)

LA SUPÉRIEURE, *à la marquise.*

Madame veut me parler sans doute? je reviendrai savoir ce qu'elle désire aussitôt que j'aurai ouvert la cour où il est permis à ces femmes de se promener. (*Elle sort avec les religieuses. Les rideaux de l'église se ferment.*)

LA MARQUISE, *ouvrant le billet.*

« Au nom du ciel, madame, écoutez la prière qu'une grande » douleur arrache au cœur d'une pauvre femme et daignez de» mander à la supérieure à parler au numéro neuf. » — Oh! mes affaires d'abord ! celles des autres, plus tard. (*La supérieure rentre.*)

LA MARQUISE.

Madame, je voudrais entretenir une des femmes renfermées dans cette maison. Je sais qu'on ne désigne ces malheureuses que par des chiffres ; celle à qui je veux parler porte le numéro quinze.

LA SUPÉRIEURE.

Puisque vous vous intéressez à cette femme, il m'est pénible d'avoir à vous annoncer qu'elle est morte, il y a trois jours.

LA MARQUISE.

Morte !

LA SUPÉRIEURE.

Dans les meilleurs sentiments de repentir.

LA MARQUISE.

Morte.

LA SUPÉRIEURE.

On pouvait s'y attendre, souffrante et dans un âge avancé...

LA MARQUISE.

Un âge avancé ! il y a quelque méprise, madame. La femme dont je veux parler est jeune et belle.

LA SUPÉRIEURE.

J'entrevois d'où peut venir l'erreur. Il y a quelques mois, un certain nombre de nos condamnées furent dirigées sur l'Amérique. Arrivées au Havre, on en retint quelques-unes qui furent réintégrées dans la maison, et à cette occasion beaucoup de numéros ont été changés. La prisonnière que vous voulez voir s'est apparemment trouvée dans cette catégorie.

LA MARQUISE.

Oui, madame ; elle avait été désignée pour la déportation, mais, grâce à un contre-ordre, elle a été ramenée ici. Ne pourriez-vous sur cette indication.....

LA SUPÉRIEURE.

Non, madame ; elle s'applique à un trop grand nombre de prisonnières, et je suis depuis trop peu de temps à la tête de cette maison.

LA MARQUISE, *à part.*

Ciel ! m'éloigner sans connaître ma rivale... Ah ! cette autre femme qui m'a écrit... (*Haut.*) La condamnée que je désignais sous le numéro quinze n'est pas la seule que je connaisse ici... Pouvez-vous me faire parler à celle qui porte le numéro neuf? Elle me donner aprobablement des nouvelles de sa compagne, et je ne sortirai pas de cette maison sans avoir accompli l'œuvre de charité qui m'y a conduite. (*Depuis quelques moments, un homme de quarante-cinq à cinquante ans, vêtu de noir, d'une figure sévère, est entré dans le parloir et écoute la conversation des deux femmes.*)

LA SUPÉRIEURE.

Cette fois, il m'est possible de vous contenter. Vous avez une permission ?

LA MARQUISE.

Non ; mais...

L'INCONNU, *s'approchant de la supérieure.* *

Refusez.

LA SUPÉRIEURE.

Monsieur, de quel droit ?...

L'INCONNU, *déployant un parchemin.*

Lisez.

LA MARQUISE.

Je suis la marquise de Beaucourt, et je pense que mon nom...

L'INCONNU, *se retournant.*

La marquise de Beaucourt !

LA MARQUISE.

Ciel ! mon cousin de...

L'INCONNU.

Silence ! aucun nom ne doit être prononcé ici.

LA MARQUISE.

Pourquoi ?

L'INCONNU.

Parce qu'on ne peut être amené dans cette maison que par la charité ou par le crime. (*A la supérieure.*) Veuillez me laisser quelques instants avec madame ; c'est une parente que je n'avais pas vue depuis longtemps. (*La supérieure sort.*)

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LA VERRIÈRE.

LA MARQUISE.

A qui la faute ? je vous ai écrit, je vous ai invité à venir à la

* La marquise, l'inconnu, la supérieure.

campagne ; vous me répondiez toujours que vos affaires ou vos chagrins vous empêchaient de venir me voir.

LA VERRIÈRE.

Marquise, ce n'étaient pas de vaines excuses ; si vous me regardiez avec attention, vous verriez qué j'ai beaucoup souffert.

LA MARQUISE.

En effet, l'altération de vos traits...

LA VERRIÈRE.

Ne parlons pas de cela. Vous avez reçu la lettre que je vous ai écrite, il y a deux jours ?...

LA MARQUISE.

Et je me préparais à aller vous voir...

LA VERRIÈRE.

J'ai un service à réclamer de votre amitié.

LA MARQUISE.

Ah ! parlez. En quoi m'est-il possible ?

LA VERRIÈRE.

Il s'agit de Catherine, ma fille chérie...

LA MARQUISE.

Ma filleule ? oh ! je suis ravie que vous me parliez d'elle... Savez-vous qu'elle a quinze ans maintenant, et qu'elle doit être bien belle ?...

LA VERRIÈRE.

Je l'ai fait élever dans la famille de sa pauvre mère ; mais notre séparation a duré assez longtemps. Je suis décidé à la rapprocher de moi en lui faisant faire, à Paris, un beau, un grand mariage, qu'elle soit honorée et heureuse ! l'aspect de son bonheur jettera quelque adoucissement sur le peu de jours qui me restent.

LA MARQUISE.

Comme vous dites cela ! allons donc, mon cousin, pourquoi ce désespoir ?

LA VERRIÈRE.

Le parti que j'ai choisi pour elle est le fils du duc de Granville... je crois que vous le connaissez ?...

LA MARQUISE.

Si je le connais !... mais c'est un parent de mon mari, mon allié....

LA VERRIÈRE.

Veuillez m'aider à faire réussir ce mariage, voilà le service que je voulais vous demander.

LA MARQUISE.

Comment donc ! mais je vous seconderai de toutes mes forces. je m'en fais un devoir et un plaisir. Une première observation : le duc est un peu intéressé et il veut que sa bru soit très-riche...

LA VERRIÈRE.

Eh bien ! ma fille sera très-riche...

LA MARQUISE.

Oui, si elle était seule; mais votre seconde femme vous a donné une autre enfant.

LA VERRIÈRE, *très-agité.*

Non, non, je n'ai qu'une fille, une seule; c'est Catherine!... à elle toute ma tendresse, toute ma fortune. La justice le veut ainsi.

LA MARQUISE.

Ah! c'est donc cela? on vous a trompé... je savais bien que vous aviez rompu avez votre seconde femme, mais j'ignorais pour quel motif.

LA VERRIÈRE.

Pas un mot sur ce sujet, marquise. Tout ce qu'il vous importe de savoir, tout ce que je vous prie d'apprendre au duc de Granville, c'est que ma fille Catherine aura tous mes biens, et aujourd'hui même, je vais prendre des mesures décisives à ce sujet.

LA MARQUISE.

Comment ferez-vous?

LA VERRIÈRE.

Vous le saurez plus tard.

LA MARQUISE.

Je n'ose vous interroger, mais si vous voulez que je vous sois utile auprès du duc de Granville, il y a bien des choses dont il faudrait m'informer. Comment lui cacher, par exemple, ce que votre seconde femme est devenue...

LA VERRIÈRE.

Dites-lui que sa destinée est ensevelie dans un mystère impénétrable, et que, sur ma parole d'honnête homme, aucune honte ne lui viendra de ce côté.

LA MARQUISE.

Je me contente de ces explications un peu vagues, et je tâcherai de les faire accepter au duc. J'irai le voir aujourd'hui même, dès que j'aurai terminé l'affaire qui m'a conduite ici.

LA VERRIÈRE.

Une œuvre de charité, disiez-vous?...

LA MARQUISE.

Oui, mêlée de quelques autres sentiments.

LA VERRIÈRE.

Vous voulez parler à une prisonnière?

LA MARQUISE, *regardant son billet.*

A celle qui porte le numéro neuf.

LA VERRIÈRE.

Ne demandez pas cette femme, marquise, ne la voyez pas.

LA MARQUISE.

Pourquoi?

LA VERRIÈRE.

Que pouvez-vous avoir de commun avec elle?

LA MARQUISE.

Voyez ce qu'elle m'écrit.

LA VERRIÈRE, *après avoir lu.*

Oh! la malheureuse! elle aura su qui vous êtes; elle veut vous révéler...

LA MARQUISE.

Quoi donc?... vous tremblez!... vous pâlissez!... (*D'un ton ferme, et en le regardant.*) Je verrai cette femme; je saurai qui elle est.

LA VERRIÈRE.

Ne cherchez pas à le savoir, vous en seriez épouvantée.

LA MARQUISE.

Mais votre effroi me la nomme!

LA VERRIÈRE.

Oh! grâce! grâce! ne divulguez jamais ce secret!

LA MARQUISE.

C'est donc vrai! votre femme? et elle est ici?

LA VERRIÈRE.

Si vous saviez...

LA MARQUISE.

Ah! c'est trop! on se sépare d'une épouse infidèle, on la relègue dans un couvent; mais l'enfermer ici, dans cette prison de femmes perdues, de femmes condamnées pour vol, pour assassinat...

LA VERRIÈRE, *hors de lui.*

Eh bien! oui, c'est d'un assassinat qu'elle est coupable; m'accuserez-vous encore maintenant? (*Il veut s'éloigner.*)

LA MARQUISE

Restez! restez! vous ne me quitterez pas que vous ne m'ayez tout appris. Moi, je serais invoquée, implorée par votre femme, et je n'exigerais pas qu'on me mît au courant de son histoire! Je la saurai par vous ou par elle; voyez ce que vous aimez le mieux.

LA VERRIÈRE, *après un silence.* *

Eh bien! il y a cinq ans, j'habitais Rouen; vous habitiez Paris. J'étais remarié depuis deux ans; mais vous ne connaissiez pas ma seconde... madame de... je ne puis me résigner à l'appeler ma femme ni à lui donner mon nom.

LA MARQUISE.

Continuez.

LA VERRIÈRE.

Nous étions heureux... non qu'elle m'ait jamais aimé... son âme n'était pas faite pour les affections légitimes... mais je l'aimais, moi, je l'aimais avec toute la violence et toute la faiblesse d'un dernier amour. Oh! marquise, si vous l'aviez connue! si vous pouviez vous figurer tout ce que son esprit et sa beauté possédaient de séduction!... (*S'interrompant.*) Ne vous imaginez pas que je l'aime encore, au moins! je la hais, je la méprise, et, si je n'en puis parler avec calme, c'est qu'elle m'a bien fait souffrir!...

* La Verièrre, la marquise.

LA MARQUISE.

Par quel accident votre bonheur fut-il troublé ?...

LA VERRIÈRE.

L'hiver était rigoureux. Quelques troubles ayant éclaté à propos de la cherté du pain, on nous envoya le régiment des dragons de Champagne. Je ne pus me dispenser de recevoir le colonel, qui était de mes parents, et peu à peu il m'amena quelques-uns de ses officiers : l'un d'eux était le comte de Montbrun !...

LA MARQUISE.

Ciel !

LA VERRIÈRE.

Vous l'avez connu ?

LA MARQUISE.

Moi, non ; poursuivez.

LA VERRIÈRE.

Il avait habité Paris en même temps que la famille de ma femme, et j'appris, trop tard, hélas ! qu'il y avait été reçu... Que vous dirai-je ?... je m'aperçus bientôt qu'une secrète intelligence existait entre madame de La Verrière et lui.

LA MARQUISE.

Ah !

LA VERRIÈRE.

Vous vous indignez ?

LA MARQUISE.

Je devine.

LA VERRIÈRE.

Je songeais à éloigner ma femme pour quelque temps, lorsqu'un matin... ah ! quel souvenir !... c'était le 13 février 1709...

LA MARQUISE.

Le 13 février 1709 ?...

LA VERRIÈRE.

La date est là...

LA MARQUISE, *à part.*

Et là.

LA VERRIÈRE.

On m'annonça la visite du lieutenant de police...

LA MARQUISE.

Mon Dieu !

LA VERRIÈRE.

Savez-vous ce qu'il venait m'annoncer ? que dans une petite maison située dans les faubourgs de la ville et louée à M. le comte de Montbrun, on venait de trouver le cadavre de cet officier, frappé au cœur, d'un coup de poignard...

LA MARQUISE.

Au cœur ! d'un coup de poignard !

LA VERRIÈRE.

Et qu'auprès de ce corps sanglant, madame de La Verrière avait été arrêtée comme coupable de cet assassinat...

LA MARQUISE.

C'était elle qu'on soupçonnait !

LA VERRIÈRE.

Qu'on soupçonnait ? elle était déjà convaincue.

LA MARQUISE.

Ah ! l'on vous a trompé !

LA VERRIÈRE.

On m'a trompé ! ah ! pensez-vous que pour croire à un pareil forfait d'une personne qui m'était si chère, je n'aie pas exigé des preuves plus claires que le jour ? on m'a trompé ! mais la veille du crime M. de Montbrun lui avait écrit pour lui donner rendez-vous et une de ses femmes lui avait remis la lettre. On m'a trompé ? mais sur ses mains, sur son visage, sur sa robe, partout, il y avait partout du sang !

LA MARQUISE.

N'a-t-elle rien dit pour se justifier ?

LA VERRIÈRE.

Oh ! quel est le coupable qui avoue son crime ? elle a nié avec audace et persévérance. Amenée par surprise, disait-elle, dans la maison de M. de Montbrun, elle s'y était d'abord trouvée en tête-à-tête avec ce gentilhomme... mais bientôt l'explication avait été interrompue par l'irruption d'une femme masquée, qui, sans rien regarder, sans rien entendre, avait couru à M. de Montbrun et l'avait frappé... Quelle était cette femme ? Qu'était-elle devenue ? madame de La Verrière ne pouvait pas le dire... et ne donnait aucune preuve à l'appui de ses explications. Vous conviendrez qu'elles ne se défendaient pas par leur vraisemblance !

LA MARQUISE.

O Dieu !

LA VERRIÈRE.

Son crime avéré, je n'avais plus qu'une chose à faire : me jeter aux pieds du roi et le supplier de me sauver l'honneur. C'est ce que je fis. Touché de mon désespoir, le roi consentit à ce que mon nom ne fût point livré aux tribunaux, et, sans jugement, sans bruit, madame de La Verrière fut conduite dans cette maison. Elle devait être même transportée hors de France, et déjà on l'avait fait partir : mais j'avais besoin d'elle pour une idée qui m'est venue et j'ai obtenu qu'on la rappelât. Maintenant, marquise, vous savez tout. Moins bien instruite, vous m'aviez accusé de trop de rigueur pour cette femme. Trouvez-vous encore que j'aie été injuste ? Répondez.

SCÈNE III.

LA VERRIÈRE, LA MARQUISE, LA SUPÉRIEURE.

LA SUPÉRIEURE, *entrant.*

Est-ce qu'elle n'est pas ici ?

LA MARQUISE.

Qui donc?

LA SUPÉRIEURE.

Une de nos femmes, celle qui porte le n° 9, et à qui madame la marquise voulait parler.

LA MARQUISE.

Nous n'avons vu personne.

LA VERRIÈRE.

Ciel! échappée peut-être.

LA MARQUISE.

En fuite!

LA SUPÉRIEURE, *allant ouvrir le rideau au fond et voyant Marie dans l'église.*

En prière! j'aurais dû m'en douter.

LA MARQUISE.

Vous avez donc de l'estime pour cette femme?

LA SUPÉRIEURE.

Je ne conçois pas qu'elle ait pu être condamnée.

LA MARQUISE.

Elle est peut-être innocente.

LA SUPÉRIEURE.

Jamais elle ne se plaint.

LA MARQUISE, *à elle-même.*

Allons, il faut que je la voie. Que risqué-je? elle ne me connaît pas. (*A la supérieure.*) Voulez-vous bien lui dire que je désire avoir un entretien avec elle.

LA SUPÉRIEURE.

Il faut une permission.

LA VERRIÈRE.

L'ordre du lieutenant de police me donne tout pouvoir sur cette femme, et je consens à ce qu'elle soit vue par ma cousine. (*A demi-voix.*) A la condition que j'assisterai à leur entretien.

LA SUPÉRIEURE.

C'est facile. Cet endroit d'où l'on surveille d'ordinaire ce qui se passe dans le parloir...

LA VERRIÈRE.

Bien. (*A part.*) Je saurai ce qu'elle veut obtenir, ce qu'elle veut tenter, peut-être... (*Il sort.*)

LA SUPÉRIEURE, *à Marie.*

On veut vous parler. (*Marie redescend le théâtre, la supérieure sort.*)

SCÈNE IV.

MARIE, LA MARQUISE.

MARIE, *à elle-même*

Le ciel a donc exaucé ma prière.

LA MARQUISE.

La voici. Pourrai-je soutenir sa vue?

MARIE.

Comme elle est troublée !

LA MARQUISE, *à part.*

Comme elle est calme! (*Haut.*) C'est vous qui avez laissé tomber ce billet devant moi? Qui a pu vous engager à cette démarche? (*Avec effort.*) Me connaitriez-vous?

MARIE.

Non! mais une femme comme vous n'a pu être conduite ici que par un sentiment de compassion; cela m'a donné confiance.

LA MARQUISE.

Parlez, je vous écoute.

MARIE.

Que Dieu m'accorde la grâce de bien exprimer ce que je souffre; je suis sauvée si vous me comprenez.

LA MARQUISE.

Comment ne comprendrais-je pas les misères de votre situation? enfermée après avoir connu la liberté, misérable après avoir connu la fortune...

MARIE.

Privée de mon enfant, madame, après avoir connu le bonheur de l'embrasser!

LA MARQUISE.

Pauvre femme!

MARIE.

N'est-ce pas que c'est bien cruel? Qu'on m'emprisonne, qu'on me fasse mourir lentement de misère et de honte, c'est bon, je n'ai rien à dire, il y a des preuves contre moi; mais qu'on me prive absolument de la consolation de voir ma fille, voilà qui est contre les lois de Dieu, et il eût été plus humain de me tuer tout de suite. N'êtes-vous pas de mon avis?

LA MARQUISE.

Depuis combien de temps en êtes-vous séparée?

MARIE.

Depuis cinq ans; mais il faut vous dire toute la vérité, je ne suis pas restée cinq ans sans la voir... est-ce que je vivrais encore? Tous les dimanches, un vieil ami qui, malgré tout, m'est resté fidèle, l'amenait à l'église, dans une tribune, et moi, perdue dans la foule des prisonnières d'en bas, je regardais et invoquais ma fille comme un intermédiaire entre Dieu et moi. Il y a trois dimanches, c'était le jour des Rameaux, je lui trouvai la figure pâle et fatiguée; elle semblait souffrir; quel tourment de ne pouvoir demander de ses nouvelles, et avec quelle anxiété j'attendis le dimanche suivant! elle ne vint pas, madame, elle ne vint pas. Vous jugez de mon inquiétude, de mon désespoir. Je cherchai mille moyens pour apprendre le motif qui l'avait retenue; mais la règle de cette maison est si sévère! Personne ne vint à mon secours... enfin la semaine s'est écoulée. Ce matin, je suis entrée dans l'église avec le tremblement d'un cou-

pable qui vient chercher son arrêt. La tribune était vide !... madame, vous êtes mère ou vous le serez un jour; mettez-vous à ma place... m'est-il possible de vivre ainsi? Qu'est devenue ma fille ? est-elle absente, est-elle malade, est-elle morte?... Il n'y a que vous ici qui puissiez vous en informer et me le dire. Je vous conjure de me faire cette charité. (*Elle se jette à genoux.*)

LA MARQUISE.

Ah ! que faites-vous?... est-il nécessaire de vous humilier ainsi pour avoir droit à toutes mes sympathies. Je veux, je dois vous secourir; et ce n'est pas assez du service que vous me demandez... Je prétends vous aider à sortir d'ici...

MARIE.

Que dites-vous?

LA MARQUISE.

Je ne puis exprimer ce que j'éprouve.

MARIE.

Vous avez pitié de moi; cela se voit sur votre visage. Mon Dieu, quelle bonne inspiration j'ai eue de m'adresser à vous !...

LA MARQUISE.

On vient, tenez-vous à l'écart sans vous éloigner tout à fait. J'ai d'autres questions à vous faire.

MARIE.

Oh ! merci ! merci ! (*Elle se retire au fond.*)

LA MARQUISE, *sur le devant.*

Quelle haine tiendrait contre un pareil malheur? Ah ! si Montbrun l'eût vue ainsi, je n'aurais pas eu de rivale. (*Une religieuse est allée ouvrir la porte d'entrée. Thomé paraît d'un côté, la supérieure, les religieuses et les condamnées de l'autre.*)

SCÈNE V.

THOMÉ, LA SUPÉRIEURE, LA MARQUISE, MARIE, *à l'écart, puis* HENRI, CONDAMNÉES, RELIGIEUSES, *etc.*

LA SUPÉRIEURE.

Entrez, monsieur Thomé, entrez !

THOMÉ.

Madame la marquise de Beaucourt !...

LA MARQUISE.

Qui est venue visiter une prisonnière.

THOMÉ, *après lui avoir baisé la main.*

Je viens présenter à madame la supérieure le nouveau médecin de cette maison.

LA MARQUISE.

Votre fils !

THOMÉ.

Lui-même ! (*Henri entre.*)

LA MARQUISE.

Oh ! sa présence me rend à la réalité !

HENRI, *à lui-même.*

Me voici dans la même maison qu'elle !... Mon cœur, mon cœur n'éclate pas !...

THOMÉ. *

Madame la supérieure, mes sœurs, je vous présente votre nouveau médecin.

LA SUPÉRIEURE.

Qu'il soit le bien venu !

LA MARQUISE, *à elle-même.*

Il la cherche des yeux; mais il ne l'a pas encore reconnue.

THOMÉ, *bas à son fils.*

Allons, Henri, quelques mots de politesse.

HENRI, *à la supérieure.*

Madame...

THOMÉ.

Ce n'est pas long !

HENRI, *à part.*

J'ose à peine regarder autour de moi.

THOMÉ.

Madame la supérieure, mon fils parle peu, mais vous le verrez agir, et j'espère que ces dames auront confiance en lui. Pour moi, je suis bien aise de leur rappeler que je suis toujours à leur service, et s'il en est quelqu'une qui ait quelque mémoire à faire rédiger, quelque appel à interjeter contre le jugement qui l'a frappée...

TOUTES LES FEMMES, *moins Marie.*

Oh ! moi ! moi ! je suis innocente ! je suis innocente !

THOMÉ.

Quoi ! toutes innocentes !... n'aurait-on enfermé ici que les plus honnêtes femmes du monde? (*Prenant à part la marquise et la supérieure.*) Leur prétention me rappelle un mot du prince de Conti. Passant à Marseille, il visitait les galères et interrogeait les pauvres forçats qui protestaient à qui mieux mieux de leur innocence. Un seul, moins audacieux ou plus endurci, convint qu'il était coupable. « Vite, dit le prince, qu'on fasse » sortir d'ici ce misérable dont la société corromprait tous ces » honnêtes gens ! » (*Haut.*) Mesdames, en tout ce qui me paraîtra juste et convenable, je serai heureux de vous servir !

HENRI, *à part.*

Elle n'y est pas !... elle n'y est pas !...

LA SUPÉRIEURE.

Rentrez !

HENRI.

Un moment; il y a une de ces dames à qui nous avons une restitution à faire.

LA MARQUISE, *à part.*

Nous y voici.

* Henri, Thomé, la supérieure, la marquise.

LA SUPÉRIEURE.

Comment?

THOMÉ.

Il s'agit d'un anneau d'or qu'on m'a donné hier et que j'avais accepté pour quelques heures, afin d'en faire la comparaison avec un bijou à peu près pareil...

LA SUPÉRIEURE.

Qui donc pouvait avoir un anneau d'or dans cette maison?

THOMÉ.

Une très-belle et très-aimable dame, et je vous prie de ne pas lui faire un crime de la bonté qu'elle a eue pour moi.

LA SUPÉRIEURE.

Les femmes qui entrent ici sont dépouillées d'abord de tous leurs bijoux; celle à qui appartient cet anneau n'a donc pu se le procurer que par un vol. Qu'on me la fasse connaître à l'instant même!

MARIE, *s'avançant.* *

C'est moi.

LA MARQUISE, *à part.*

Elle! encore elle!

THOMÉ.

Oui, oui, c'est bien à madame que la bague appartient.

MARIE.

Il y a deux mois, sur la route de Saint-Germain, je rencontrai un jeune homme malade... je lui donnai un verre d'eau, et en échange il me pria d'accepter cette bague....

LA SUPÉRIEURE.

Conte invraisemblable.

HENRI, *s'élançant.* **

Vérité, vérité sacrée! c'est à moi que le verre d'eau a été donné.

LA MARQUISE, *à part.*

Oh! comme il l'aime!

THOMÉ, *à la supérieure.*

Je réserverai pour une autre fois les effets d'éloquence que je préparais déjà pour la défense de madame. Cette reconnaissance tout à fait inattendue est la plus concluante des plaidoiries.

HENRI.

Madame veut-elle reprendre son anneau?

MARIE.

Je le donne aux pauvres. Madame la supérieure aura-t-elle la bonté de le faire vendre en leur faveur?...

HENRI.

Alors, c'est moi qui l'achète. Madame la supérieure, voici

* Henri, Thomé, Marie, la supérieure, la marquise.

** Thomé, Henri, Marie, la supérieure, la marquise.

deux louis. (*Sur un signe de la supérieure, il les donne à une religieuse.*)

THOMÉ, *bas.*

La moitié du premier mois de tes appointements! Henri, ce verre d'eau là t'aura coûté cher. (*La Verrière paraît, dit deux mots à voix basse à la supérieure et rentre.*)

LA SUPÉRIEURE.

Allons, c'est l'heure du travail. (*A Marie.*) Restez ici. (*Aux Thomé.*) Nous allons visiter la prison....

THOMÉ.

Permettez-moi de prendre congé de vous. Mon temps est précieux, je vais plaider pour un pauvre diable qui depuis dix ans est séparé de sa femme.

LA SUPÉRIEURE.

Il désire qu'elle rentre au domicile conjugal?

THOMÉ.

Non, non, il désire qu'elle reste où elle est. Au revoir, madame, au revoir. (*Il sort. Marie reste dans le fond; sortent Henri, la supérieure et les autres femmes.*)

LA MARQUISE, *à part.*

Quoi! sous des haillons elle plaît mieux que moi. Sa destinée est d'être toujours ma rivale!

MARIE, *revenant à la marquise d'un air confiant.* *

Maintenant, madame, permettez-moi de vous indiquer où vous pourrez obtenir le renseignement qne je vous demande.... (*Elle s'arrête intimidée par le regard dur de la marquise; elle détourne les yeux, voit La Verrière et jette un cri.*)

LA MARQUISE, *bas à La Verrière.*

Maintenant, monsieur, n'écoutez plus que la vengeance. (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LA VERRIÈRE, MARIE.

LA VERRIÈRE, *avec effort.*

Il y a trois ans que nous ne nous ne sommes vus.... j'avais juré de ne jamais vous revoir.... Vous devez donc penser que si je suis ici...

MARIE.

C'est que vous avez à m'annoncer un grand malheur... Ma fille... Oh! dites-moi, ma fille... Je n'ose vous interroger...

LA VERRIÈRE.

Elle vient d'être bien malade; mais elle est sauvée...

MARIE.

Sauvée!... Oh! maintenant dites-moi tout ce que vous voudrez.

* La marquise, La Verrière, Marie.

LA VERRIÈRE.

Vous désirez ardemment la liberté, n'est-ce pas ?

MARIE.

La liberté !

LA VERRIÈRE.

Vous désirez plus ardemment encore retrouver votre fille ?

MARIE.

Ma fille !

LA VERRIÈRE.

Vous pouvez rentrer en possession de l'une et de l'autre. Cela dépend de vous.

MARIE.

Mon innocence est reconnue?

LA VERRIÈRE.

Non, mais je vous apporte votre grâce.

MARIE.

Ah !

LA VERRIÈRE.

A une condition.

MARIE.

Parlez !

LA VERRIÈRE.

Mettez-vous à cette table et copiez-moi ce billet.

MARIE, *lisant.*

« Tu peux te présenter ce soir à onze heures à la petite porte.
» Tous mes gens seront écartés. Je t'ouvrirai moi-même.
» 13 juin 1707. » A M. Philippe de Montbrun.

LA VERRIÈRE.

Demain, vous serez libre, vous irez vous établir en pays étranger avec votre fille qu'on ne vous réclamera jamais. Avant votre départ, on vous assurera des moyens d'existence suffisants pour toutes deux.

MARIE.

J'entends ; mais que voulez-vous faire de ce billet ?

LA VERRIÈRE.

Je n'ai pu saisir aucune preuve écrite de vos relations avec M. de Montbrun. Je suis bien aise d'avoir celle-là.

MARIE.

Mes relations avec M. de Montbrun !

LA VERRIÈRE.

Epargnez-moi les protestations d'innocence.

MARIE.

Ah ! monsieur !... mais pourquoi voulez-vous que je date ce billet du 13 juin 1707 ? A cette époque M. de Montbrun n'était pas même à Rouen.

LA VERRIÈRE.

Non, il était à Paris ; mais vous y faisiez un voyage, et d'ailleurs vous le connaissiez avant d'être mariée. Vous vous le rappelez bien.

MARIE.

Ce billet écrit, je serai libre et l'on me rendra ma fille? vous me jurez que je n'aurai pas d'autre formalité à remplir?

LA VERRIÈRE.

Si fait. Il faudra copier plusieurs autres lettres que voici.

MARIE, *en lisant une.*

« Tu es jaloux de mon mari; pourquoi? Il m'a épousée parce
» que j'étais d'une naissance qui flattait son orgueil; mais de
» part et d'autre ça été un mariage sans amour. Aussi, vivons-
» nous comme sœur et frère, et c'est toi, toi seul qui m'as fait
» connaître les délices de la passion!...

LA VERRIÈRE.

Continuez.

MARIE.

Je ne puis. Quel intérêt avez-vous à remuer cette fange? En vérité, je ne vous comprends pas!

LA VERRIÈRE.

Que vous importe? Copiez, et demain vous êtes libre.

MARIE.

Je ne veux pas de la liberté au prix de cette honte. Je ne sais quoi me dit que vous voulez faire de ces lettres quelque usage inattendu et infâme... 15 juin 1707... mais quelle obstination mettez-vous donc à faire remonter à cette époque mes prétendus rapports avec M. de Montbrun?

LA VERRIÈRE.

Copiez pour revoir votre fille.

MARIE.

Ma fille! ah! je devine tout. L'année 1707 est celle de sa naissance: vous voulez désavouer votre enfant!

LA VERRIÈRE.

Eh bien! quand il serait vrai, est-ce que cela n'est pas juste?

MARIE.

Juste! juste! Tenez, monsieur, vous savez si j'aime ma fille! Eh bien! que Dieu la frappe de mort si vous n'êtes pas son père! Aurez-vous confiance en ce serment?

LA VERRIÈRE.

Vous m'avez fait des protestations pareilles à l'occasion de la mort de M. de Montbrun.

MARIE.

Mais alors comme maintenant je disais la vérité. Oui, il est aussi vrai qu'Amélie est votre fille qu'il est vrai que je suis innocente.

LA VERRIÈRE.

Je n'aurais contre elle que cette parole que c'en serait assez pour la renier.

MARIE.

O mon Dieu! ô mon Dieu!

LA VERRIÈRRE.

Finissons. Voici les lettres que je veux avoir copiées de votre écriture et signées de votre nom Vous savez quel serait le

prix de votre obéissance. Je viendrai vous demander dans vingt-quatre heures le résultat de vos réflexions.

MARIE, *déchirant la lettre.*

Elles sont toutes faites!

LA VERRIÈRE.

Bien! ce trait comble la mesure et m'affranchit des derniers ménagements que je gardais encore avec vous.

MARIE.

Quels ménagements?

LA VERRIÈRE.

Tous les dimanches vous voyez votre fille. Oui, je sais que Dominique l'amène dans votre église et je ne m'y opposais pas. Renoncez à cette habitude; demain matin, votre fille partira pour la campagne, et vous ne la reverrez jamais!

MARIE.

Ah! monsieur, ce n'est pas vous qui avez prononcé cet arrêt. Quelque mauvais démon vous possède et vous fait parler. Quoi, je ne vois ma fille qu'une heure par semaine et vous me raviriez cette consolation dernière!...

LA VERRIÈRE.

Oui, je veux me séparer de cet enfant... sa présence m'est odieuse et ravive à chaque instant mes douleurs.

MARIE.

Mais si je ne la vois plus, moi, je mourrai.

LA VERRIÈRE.

Je vous ai donné un moyen de vivre heureuse avec elle.

MARIE, *se traînant à ses pieds.* *

Monsieur, monsieur, grâce... ne m'enlevez pas le bonheur de voir ma fille!...

LA VERRIÈRE.

Mes résolutions vous ont été signifiées, rien ne peut m'en faire changer. (*Il veut sortir. Elle se cramponne à ses habits.*)

MARIE.

Grâce! grâce!...

LA VERRIÈRE.

Laissez-moi! eh! laissez-moi!

(*Il sort en la repoussant, elle tombe évanouie sur le plancher.*)

SCÈNE VII.

MARIE, *évanouie;* DES RELIGIEUSES, *puis* HENRI.

UNE RELIGIEUSE, *entrant avec deux de ses compagnes.*

Elle est évanouie... oh! le médecin! le médecin!

HENRI, *entrant.*

Ciel! c'est elle!

* Marie, La Verrière.

LA RELIGIEUSE.

Je vais prévenir madame la supérieure.

(*Elle sort avec sa compagne.*)

SCÈNE VIII.

HENRI, MARIE.

HENRI, *à genoux devant elle.*

Quelle pâleur!... ciel, qui me l'as rendue, ne me la reprends pas si tôt!... oh! plus de crainte... son cœur bat, sa main a frémi dans la mienne... Elle va renaître!... qui que tu sois, toi qu'un hasard si étrange a jetée dans ma vie et qui lui a donné une face nouvelle, reçois le serment que je fais de te la consacrer tout entière, et réveille-toi pour voir l'esclave que le ciel vient de te donner!...

MARIE.

Dominique!... Dominique!...

HENRI.

Madame...

MARIE.

Qui est là? qui me parle?...

HENRI.

Moi... votre médecin... votre ami...

MARIE, *le regardant avec douceur.*

Mon ami?... oui, vous l'êtes! et depuis notre rencontre sur la route de Saint-Germain, j'ai bien souvent pensé à vous...

HENRI.

Est-il possible!...

MARIE.

Mais comme ma tête est faible!... que m'est-il donc arrivé... Ah! oui... je vois... je me rappelle... Oh! que faire, mon Dieu? de qui prendre conseil? qui supplier de venir à mon secours?

HENRI.

Me voici.

MARIE. *

Vous? (*Elle est tout à fait remise.*) Ah! je vous remercie, monsieur; je me sens mieux, je pense que je n'aurai pas besoin de vos soins.

HENRI.

Où le médecin est inutile, l'ami ne pourrait-il être nécessaire? vous éprouvez quelque chagrin violent, cela est sûr, parlez, mettez à l'épreuve mon dévouement.

MARIE.

Un intérêt si vif m'étonne et m'effraie, comment puis-je l'avoir mérité?

* Marie, Henri.

HENRI.

Je ne sais; mais depuis deux mois, depuis cette rencontre à laquelle vous faisiez allusion tout à l'heure, je n'ai plus qu'une pensée, c'est de vivre et de mourir pour vous!

MARIE.

Je n'ai pas le droit de tant demander. Je serais fière de votre sympathie; tout autre sentiment serait un malheur pour tous deux.

HENRI.

Qu'importe à quel titre je vous sauve? vous souffrez, puis-je vous être utile?... le reste ne doit pas pas vous occuper.

MARIE, *à elle-même.*

Mon Dieu, mon Dieu, fais-je mal d'accepter la main qui s'offre à moi pour alléger le fardeau de mes peines?... si je refuse l'occasion qui m'est offerte, ma fille m'est à jamais ravie!... non, ce malheur est au-dessus de mes forces; je ferai tout pour l'empêcher. (*A Henri.*) Je voudrais sortir de cette maison pour deux heures; pouvez-vous...

HENRI.

Pour deux heures? il faut en sortir pour la vie, et j'avais déjà songé aux moyens de vous en tirer.

MARIE.

Les avez-vous trouvés?

HENRI.

Oui, je viens de visiter l'infirmerie. Il y a deux fenêtres qui donnent sur la rue...

MARIE.

Donnez-moi donc la liberté cette nuit même.

HENRI.

Cette nuit?

MARIE.

Oh! pas plus tard, la bouche qui m'a menacée n'est pas habituée à menacer en vain. C'est demain matin que le départ aura lieu.

HENRI.

Le départ de celui... que vous voulez voir une dernière fois?

MARIE.

Ah!... vous vous trompez. (*Après un silence.*) Je n'ai jamais eu d'amour pour personne.

HENRI.

Vous!

MARIE.

Le seul être à qui je m'intéresse sur la terre est une pauvre petite créature qui ne me connaît même pas.

HENRI.

Et c'est elle que vous voulez voir?

MARIE.

Avec vous. Oui, vous ne me quitterez pas; car cette enfant vient de faire une grande maladie, et quoi qu'on m'ait dit, il est

possible qu'elle soit encore en danger... Avez-vous soigné quelquefois des enfants malades?

HENRI.

Tout récemment, j'ai soigné une petite fille dont la situation était bien grave. Une nuit, j'ai voulu la veiller moi-même, et j'ai été bien inspiré, car elle eut une crise, et si je n'avais pas été là, l'enfant aurait cessé d'exister.

MARIE.

Oh! comme sa mère doit vous aimer!

HENRI.

La pauvre petite Amélie n'en a plus.

MARIE.

Amélie!

HENRI.

C'est son nom.

MARIE.

Vous dites qu'elle s'appelle Amélie?

HENRI.

Amélie de La Verrière.

MARIE.

Et c'est vous qui l'avez sauvée! Ah! soyez béni! soyez béni!...

HENRI.

Vous la connaissez donc?

MARIE.

C'est ma fille!

HENRI.

Madame de La Verrière!...

MARIE.

Ah! mon nom! mon nom que je cachais, que je dois cacher à tout le monde... oubliez-le, monsieur!

HENRI.

Soyez tranquille.

MARIE.

Et quant à ma fille, à l'enfant que vous avez sauvée... je la verrai cette nuit, n'est-ce pas?

HENRI.

Oui, oui... Mais on vient... asseyez-vous, et du calme.

SCÈNE IX.

MARIE, LA SUPÉRIEURE, HENRI, LES RELIGIEUSES, LES CONDAMNÉES.

LA SUPÉRIEURE.

Eh bien, quel est cet accident? Comment la trouvez-vous?

HENRI.

Aussi bien que possible, mais il faut qu'elle passe quelques jours à l'infirmerie.

LA SUPÉRIEURE.

On va l'y conduire.

HENRI.

Bien. Des affaires m'appellent; je reviendrai dans deux heures m'assurer de l'état de sa santé... (*Bas à Marie.*) Et vous apporter les moyens de fuir.

FIN DU 2e ACTE.

ACTE III.

Un riche salon chez La Verrière. — A gauche, au premier plan, un tête-à-tête, — à droite une table, — au fond une console, fauteuils. — Portes à droite, à gauche, au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE, DOMINIQUE.

LA MARQUISE.

Ainsi, M. de La Verrière n'est pas chez lui?

DOMINIQUE.

Non, madame.

LA MARQUISE, *s'asseyant.*

Je vais l'attendre. Je vois que vous ne me reconnaissez pas, monsieur Dominique?

DOMINIQUE.

En effet, madame; pardon, si...

LA MARQUSIE.

Je suis la marquise de Beaucourt, cousine de votre maître, et c'est un bonheur pour moi de retrouver chez lui un ancien et fidèle serviteur.

DOMINIQUE.

Oui, madame; il y a longtemps que je sers M. le conseiller, et j'espère qu'il ne doute pas de mon dévouement.

LA MARQUISE.

Comme il tarde à rentrer... est-ce qu'il est absent depuis ce matin?

DOMINIQUE.

Non, madame; il est rentré vers deux heures; mais après

quelques moments d'entretien avec la gouvernante de mademoiselle Amélie, il est sorti de nouveau sans vouloir dîner.

LA MARQUISE.

J'entends des pas dans l'antichambre : le voici.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LA VERRIERE, DOMINIQUE.

LA VERRIÈRE.

Encore une démarche inutile! (*Apercevant la marquise.*) C'est vous, marquise? vous arrivez à propos; je... Sortez, Dominique. (*Dominique sort.*)

LA MARQUISE.

Comme vous êtes agité : calmez-vous.

LA VERRIÈRE, *s'asseyant près de la marquise.* *

Marquise, j'abuse de notre parenté : je vais vous demander un nouveau service.

LA MARQUISE.

Parlez.

LA VERRIÈRE.

Catherine, ma fille légitime, arrive demain dans cette maison, et je ne veux pas qu'elle s'y rencontre avec l'autre... avec la bâtarde : j'ai donc pris la résolution d'éloigner de moi, et pour toujours, la fille de madame de La Verrière et de M. de Montbrun; mais madame Bertrand, gouvernante de cette petite, a refusé de se reléguer à la campagne avec son élève... Une vieille religieuse à qui je suis allé proposer de se charger d'elle, m'a répondu également par un refus... je n'ai plus d'autre ressource que de m'adresser à vous.

LA MARQUISE.

C'est ce que vous auriez dû faire tout d'abord. J'emmènerai cette enfant à la campagne et je me charge de son éducation.

LA VERRIÈRE.

Oh! je pourrai dormir à présent. Merci, marquise, merci.

LA MARQUISE.

Comment! la présence d'une enfant vous troublait à ce point? quelle faiblesse!

LA VERRIÈRE, *se levant.*

Ah! c'est que cette enfant est venue voler à ma fille chérie la moitié des biens qui lui appartenaient; c'est qu'elle sera peut-être cause du malheur de sa vie entière; et puis vous ne savez pas ce qu'on souffre à voir constamment sous ses yeux un gage vivant de son déshonneur. Tenez, elle vient d'être dangereusement malade, je n'ose vous dire à quelles pensées je me suis livré quand j'ai appris qu'elle était sauvée.

* La marquise, La Verrière.

LA MARQUISE, *se levant aussi.*

Parlons d'un sujet moins triste. J'ai vu le duc de Granville et je vous apporte les meilleures nouvelles.

LA VERRIÈRE.

En vérité?

LA MARQUISE.

Il m'a fait le plus grand éloge de vous et de votre fille, et il consent au mariage, à condition....

LA VERRIÈRE.

A condition que j'assurerai tous mes biens à Catherine... Si ce sont là vos bonnes nouvelles, c'est bien, marquise; ce mariage est à jamais rompu.

LA MARQUISE.

Mais vos intentions n'étaient-elles pas conformes aux désirs du duc de Granville?

LA VERRIÈRE.

Oui; mais pour arriver légalement à ce résultat, j'avais besoin de quelques lettres écrites et signées par madame de La Verrière. Le comprendrez-vous, marquise? Dans l'affreuse position où elle est, elle a conservé tout son orgueil, toute son impudence, et a refusé obstinément de m'accorder ce que je lui demandais.

LA MARQUISE.

Quels avantages lui offriez-vous?

LA VERRIÈRE.

La liberté, le droit d'aller vivre à l'étranger avec sa fille et des moyens d'existence suffisants pour toutes deux.

LA MARQUISE.

Elle a refusé tout cela?

LA VERRIÈRE.

Oui... oui...

LA MARQUISE, *à part.*

Ah! c'est qu'elle veut rester à Paris à cause d'Henri! c'est qu'elle l'aime!

LA VERRIÈRE.

Il faut donc que je renonce au mariage de ma fille avec le jeune duc de Granville, et Dieu sait le désespoir qu'elle en ressentira...

LA MARQUISE.

Elle le connaît donc?

LA VERRIÈRE.

Oui, marquise; et elle l'aime: elle l'aime à en mourir, si elle ne l'épouse pas.

LA MARQUISE.

Et comment vous expliquez-vous que madame de La Verrière, qui fait parade de tant d'amour pour sa fille, ait refusé de vivre libre avec elle?

LA VERRIÈRE.

C'est qu'elle ne veut rien signer, dit-elle, qui compromette l'avenir de son enfant.

LA MARQUISE.

Prétexte! la véritable cause de son refus, c'est qu'il n'est pas de prison si triste dont l'amour ne puisse faire un paradis.

LA VERRIÈRE.

Que voulez-vous dire?

LA MARQUISE.

Je vous éclaire à regret; mais un nouveau scandale se prépare et il est urgent de le prévenir. Ce matin, aux Madelonnettes, pendant que vous étiez caché dans cette pièce voisine du parloir, vous avez assisté à la présentation du nouveau médecin de la maison... Avez-vous remarqué son trouble, son embarras quand il s'est trouvé en présence de votre femme?

LA VERRIÈRE.

J'entendais à peine et je ne voyais rien.

LA MARQUISE.

Apprenez qu'il l'aime.

LA VERRIÈRE.

Il l'aime!

LA MARQUISE.

Ah! seriez-vous jaloux?...

LA VERRIÈRE.

Non! non!

LA MARQUISE.

Alors, je vous prédis que si vous n'y mettez bon ordre, vous apprendrez un de ces matins que le médecin des Madelonnettes s'est enfui avec votre femme. Proposez après cet éclat une alliance au duc de Granville.

LA VERRIÈRE.

Quoi, elle oserait... ce serait là... Voyons, que puis-je faire?

LA MARQUISE.

Demandez au lieutenant de police que la nuit prochaine, avec le plus grand secret, on transfère votre femme dans une autre prison.

LA VERRIÈRE.

Dans la maison de détention de Montpelier!...

LA MARQUISE.

Soit. Écrivez, je porterai la lettre... (*A part.*) Oh! Henri, Henri, tu seras bien obligé de revenir à moi.

SCÈNE III.

LA VERRIÈRE, LA MARQUISE, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Maître Prévot, procureur au parlement, vient d'être introduit dans le cabinet de M. le conseiller.

LA VERRIÈRE, *écrivant.*

C'est bon. Qu'on ne me dérange sous aucun prétexte, excepté s'il arrivait une lettre de Bordeaux. J'attends des nouvelles de ma fille Catherine.

LA MARQUISE.

Je reverrai le duc de Granville et j'espère...

LA VERRIÈRE.

Voici la lettre pour le lieutenant de police.

LA MARQUISE.

Elle lui sera remise dans un instant.

(*La Verrière et la marquise sortent.*)

SCÈNE IV.

DOMINIQUE, *seul.*

Sa fille Catherine, oui, on dirait qu'il n'est père que pour celle-là... je sais bien le fond de sa pensée... il croit... il se figure... Pauvre chère madame, mon Dieu ! mon Dieu !, tout le monde peut bien l'abandonner ; je lui resterai fidèle... Retournons auprès de sa fille et ayons-en plus de soin que jamais... c'est le meilleur moyen de lui prouver mon amitié...

SCÈNE V.

DOMINIQUE, HENRI, *puis* MARIE.

HENRI.

Dominique !

DOMINIQUE.

Ah ! monsieur Henri Thomé !... qui donc vous a fait entrer par le petit escalier ?

HENRI.

Où est-il votre maître ?

DOMINIQUE.

Dans son cabinet.

HENRI.

Seul ?

DOMINIQUE.

Avec son procureur, et il a défendu qu'on le dérangeât pour personne.

HENRI.

On peut donc rester dans ce salon sans crainte d'être surpris ?...

DOMINIQUE.

Sans doute, mais que signifie ?...

HENRI.

Dominique, je viens d'être nommé médecin des Madelonnettes...

DOMINIQUE.

Vous!

HENRI.

J'y ai fait la connaissance d'une dame...

DOMINIQUE.

Ciel!

HENRI.

A laquelle vous êtes tout dévoué...

DOMINIQUE.

Ah! plus bas... plus bas... Ma bonne, ma chère maîtresse!... Ainsi vous venez me parler de sa part?... Oh! que puis-je faire pour elle?

HENRI.

Ah! vous la croyez innocente, vous?

DOMINIQUE.

Si je le crois!

HENRI.

Bon Dominique!... mon meilleur ami!... (*Allant à la porte par laquelle il est entré.*) Il est inutile de vous cacher plus longtemps; venez, venez, madame... (*Marie entre en chancelant.*)

DOMINIQUE.

Que vois-je? vous, madame...

MARIE.

Oui, moi, moi...

HENRI.

Un siége.

DOMINIQUE. *

Oh! comment êtes-vous libre? A-t-on reconnu votre innocence? Est-ce M. de La Verrière qui vous a fait sortir de prison?

HENRI.

Non, Dominique. Votre maîtresse n'est pas libre, elle est en fuite. Vous concevez qu'en des circonstances pareilles, elle ne peut rester longtemps dans cette maison, et vous devinez le motif qui l'y amène.

MARIE.

Oui, ma fille, ma fille, est-elle encore ici?

DOMINIQUE.

Sans doute. Est-ce qu'elle devait partir?...

HENRI.

Nous vous expliquerons cela tout à l'heure. Allez la chercher, mon ami.

DOMINIQUE, *poussé par Marie.*

Ah! je vois maintenant pourquoi vous m'avez écrit de la faire veiller! je reviens avec elle. (*Il sort.*)

* Henri, Marie, *assise;* Dominique.

HENRI. *

De grâce, calmez-vous. J'ai stimulé par quelques paroles alarmantes l'activité de ce brave homme; mais en réalité nous avons du temps devant nous. Vous étiez seule dans l'infirmerie. On ne s'appercevra de votre évasion que demain en ouvrant les rideaux de votre lit, et j'ai défendu qu'on les ouvrît avant neuf heures...

MARIE.

Bien, bien, monsieur, mais cette fuite avec vous... Cette liberté dont je jouis pour la première fois depuis cinq ans... enfin l'aspect de cette maison où je ne croyais jamais revenir... je ne puis dire ce que j'éprouve...

HENRI.

Voici votre fille.

MARIE.

Ah! je reviens à moi.

SCÈNE VI.

MARIE, HENRI, DOMINIQUE, AMÉLIE.

DOMINIQUE.

Grâce au ciel, madame Bertrand était plongée dans la lecture de *Clélie* et elle n'a point fait de difficulté à me laisser emmener la petite.

AMÉLIE, *à Henri.*

Bonjour, mon ami.

HENRI.

Voyez cette dame.

AMÉLIE, *s'excusant.*

Il m'a guérie, madame.

MARIE.

Madame!

AMÉLIE.

Vous voulez me voir?

MARIE. **

Oui, c'est pour cela que je suis venue... je savais que vous aviez été souffrante et j'étais bien inquiète de vous. Mais quoique votre visage porte encore quelque traces de la maladie dont vous sortez, on voit que les couleurs de la santé ne tarderont pas à y reparaître; vous êtes guérie, réellement guérie; et je vous embrasse avec autant de joie que si j'étais votre mère.

AMÉLIE.

Ma mère... est-ce que vous l'avez connue?

* Marie, Henri.
** Marie, *assise;* Amélie, Dominique, Henri.

MARIE.

Pourquoi me demandez-vous cela?

AMÉLIE.

Parce que je vous prierais de me parler d'elle?

MARIE.

Vous ne savez donc pas ce qu'elle est devenue?

AMÉLIE.

Je sais qu'elle est morte et j'y pense bien souvent.

MARIE.

Morte! qui vous l'a dit?

AMÉLIE.

Personne... Mais si elle était vivante; je la verrais!

MARIE.

Vous avez raison... oui, votre mère est morte.,. accoutumez-vous à cette idée là... je la plains bien cette pauvre mère... elle eût été si heureuse d'avoir auprès d'elle une fille comme vous.

AMÉLIE.

Et moi, je serais si contente d'avoir encore ma mère!

MARIE.

Pourquoi cela?

AMÉLIE.

Parce qu'elle m'aimerait! et ici, excepté Dominique et monsieur Henri...

MARIE.

Eh bien! excepté Dominique et monsieur Henri...

AMÉLIE.

Personne ne m'aime.

MARIE.

Est-il possible?

AMÉLIE.

Papa lui-même, jamais il ne m'embrasse, jamais, jamais!

DOMINIQUE.

C'est qu'il n'est pas dans son caractère de gâter les enfants; mais votre père vous aime, mademoiselle, et si vous vous plaignez de lui, vous ne serez plus écoutée des anges que vous priez tous les soirs.

MARIE.

Et quelle prière leur adressez-vous?

AMÉLIE.

Une prière que Dominique m'a apprise et que je dis tout bas, afin que madame Bertrand et mon père ne l'entendent pas. Je puis bien la dire à cette dame, n'est-ce pas?

DOMINIQUE.

Oui, oui, dites-la, mon enfant.

AMÉLIE, *à genoux et priant.*

« Anges du ciel, veillez sur ma pauvre maman; elle était

» belle et pure comme vous ! Rendez-lui au moins dans le ciel » le bonheur qu'elle n'a pas eu sur la terre ! »

MARIE.

Amélie ! Amélie !

DOMINIQUE, *à Marie.*

Allons, madame, du courage ! Avez-vous quelque recommandation à me faire ? Profitons des moments que madame Bertrand nous laisse.

MARIE. *

Merci, Dominique ! vous me rappelez à mon devoir. Oui, j'ai une recommandation à vous faire, ou plutôt une prière bien importante à vous adresser.

DOMINIQUE.

Laquelle ?

MARIE.

Il y a deux mois, quand on me fit partir pour le Havre et que, par l'effet d'un miracle, je fus ramenée à Paris, vous me fîtes parvenir un billet ainsi conçu : « Si vous retombez jamais » dans un danger pareil à celui que vous venez de courir, tâ- » chez que j'en sois prévenu sur-le-champ. Monsieur de La » Verrière m'a fait les plus belles promesses à propos d'un ser- » vice que je lui ai rendu ; j'essaierai de vous être utile. »

DOMINIQUE.

Je ne retire aucune de ces paroles.

MARIE.

Eh bien ! monsieur de La Verrière veut envoyer ma fille en province ; demandez qu'il la garde auprès de lui.

DOMINIQUE.

Mademoiselle Amélie partirait ?...

MARIE.

Oui, et je ne la verrais plus ! c'est-à-dire que je mourrais ou que je deviendrais folle. Avez-vous quelque moyen de me sauver ?...

DOMINIQUE.

Ayez bon espoir ! mademoiselle Amélie est aussi nécessaire à ma vie qu'à la vôtre, et je vous promets qu'on ne nous l'enlèvera pas !

UNE VOIX EN DEHORS.

Amélie ! Amélie !

HENRI.

C'est la voix de sa gouvernante : il faut la lui ramener. (*Bas à Dominique.*) Mais nous ne partons pas encore ; revenez bientôt dans ce salon.

DOMINIQUE, *à Amélie.*

Embrassez madame.

AMÉLIE.

De tout mon cœur !

* Dominique, Marie, Amélie, Henri.

DOMINIQUE.

Et ne dites à personne que vous l'avez vue.

AMÉLIE.

C'est donc un secret que sa visite? Ah! tant mieux! quel bonheur d'avoir un secret! (*Elle sort avec Dominique.*)

SCÈNE VII.

MARIE, HENRI.

HENRI.

Eh bien! êtes-vous rassurée sur l'état de sa santé?

MARIE.

Oh! oui, oui... Adieu, ma fille!... que Dieu te garde, ma fille!... Maintenant, monsieur, partons.

HENRI.

Un moment.

MARIE.

Qu'attendez-vous?

HENRI.

Dominique va revenir.

MARIE.

Eh bien?

HENRI.

Voyons, madame, ne trouvez-vous pas que vous avez assez souffert?

MARIE.

A quel propos me faites-vous cette question?

HENRI.

Cet air de la liberté que vous respirez depuis quelques moments, n'est-il pas doux à votre cœur? ce vêtement nouveau, pour lequel vous avez quitté votre vêtement d'opprobre, ne vous réhabilite-t-il pas à vos yeux? Vous ne pouvez songer à reprendre votre chaîne. Il faut partir avec votre fille pour quelque terre éloignée et plus clémente. Tout est préparé pour l'exécution de ce dessein.

MARIE,

Monsieur, quelle est cette méprise? Je vous ai demandé deux heures de liberté pour venir embrasser ma fille et adresser une recommandation à un vieil ami. Ces deux heures de liberté, vous me les avez procurées, et je vous en garde une reconnaissance éternelle; mais maintenant qu'elles sont écoulées, je retourne dans ma prison.

HENRI.

Vous ne pouvez rentrer aux Madelonnettes; les moyens à l'aide desquels vous en êtes sortie ne sont plus à notre disposition.

MARIE.

Mais vous m'aviez dit...

HENRI.

J'ai dit tout ce qui pouvait vous déterminer à me suivre; mais, maintenant, je vous dis la vérité.

MARIE.

Je vais aller frapper à la porte de ma prison; il faudra bien qu'on m'y reçoive.

HENRI.

Ah ! vous ne me quitterez pas comme cela !... C'est ma vie que vous jouez en même temps que la vôtre... Vous m'entendrez !

MARIE.

Monsieur...

HENRI.

Oh ! je sais que l'heure et le lieu sont étrangement choisis; mais nous sommes tous les deux dans une des crises de notre existence : ce n'est le moment d'attendre ni de réfléchir.

MARIE.

Je vous supplie...

HENRI.

Oh ! écoutez-moi !... Je ne vous apprendrai rien de nouveau en vous disant que je vous aime !... Qu'y avait-il dans le verre d'eau que vous m'avez donné?... C'est lui qui a versé dans mon sang le feu qui le brûle. Feu transformateur et terrible !... Il a détruit en un instant tous les projets, toutes les affections, tous les rêves de ma vie passée, et de cet amas de cendre, il a fait sortir un homme dont vous êtes l'unique pensée, l'unique espoir, l'unique avenir !

MARIE.

Ce langage ne peut me surprendre, et tout homme a le droit de l'employer avec moi; mais vous auriez été bien noble de me l'épargner, vous à qui je dois tant de reconnaissance, vous qui avez sauvé ma fille !

HENRI.

Pardon ! cette première explosion de mon amour a peut-être été trop vive; mais je la retenais depuis si longtemps ! Pour vous rassurer, il faut vous montrer tout de suite à quel point je vous aime. Madame, j'ai des parents que j'adore et une position qui commence à devenir enviable... Eh bien, fortune, amis, devoirs, famille... j'allais tout abandonner pour vous... Oui, instruit que le convoi de femmes dont vous faisiez partie avait été dirigé sur l'Amérique, j'avais retenu ma place sur un vaisseau qui devait m'y conduire... Tenez, voici une lettre du capitaine... je serais parti dans cinq jours !

MARIE.

Malheureux !

HENRI.

Oh ! ne dites pas cela... ce n'est que depuis que je vous aime

que j'existe!... Où que cette passion me conduise, je la bénirai toute ma vie; car si elle ne doit pas me donner le bonheur, elle m'aura du moins fait voir où il était!... Un incident inouï, l'incident de cette bague, et ma nomination de médecin aux Madelonnettes m'ont rapproché de vous bien plus tôt que je ne l'espérais. Ah! comment vous dire ce que j'ai ressenti de joies célestes et de douleurs poignantes quand vous avez reparu devant moi... je vous revoyais!... mais dans quel lieu!... Vous en arracher fut ma première pensée, et quand vous m'avez prié de vous faire sortir cette nuit même, tout le plan de votre évasion était déjà réglé dans mon esprit... ce plan a réussi... vous êtes libre... oui, libre de retourner dans votre prison ou de monter dans la voiture qui doit nous conduire à la frontière... Faites votre choix. Je n'ai plus qu'une chose à vous dire... c'est que si vous retournez aux Madelonnettes, demain je m'y présenterai. On m'en refusera la porte, attendu qu'on saura que c'est moi qui vous en ai fait sortir, et qu'un pareil scandale doit être infailliblement suivi de ma destitution. Je réclamerai, je remuerai ciel et terre pour vous revoir; tout sera inutile. Qu'arrivera-t-il alors? c'est que, comme vous m'êtes aussi indispensable que l'air que je respire, je mourrai d'une congestion au cœur, ou je me tuerai!...

MARIE.

Ciel!

HENRI.

Vous voilà prévenue. Faites ce que vous voudrez maintenant!

MARIE.

Je ne m'arrêterai pas à vos dernières paroles. Non, avec une âme comme la vôtre, vous n'oublierez jamais vos devoirs de chrétien et de fils; vous vivrez, j'ose le prédire; quelque soit le parti que je prenne, vous vivrez! quant à votre amour, vous m'en parlez avec un accent qui ne me permet pas d'y voir une insulte; je crois cependant qu'il ne me sera pas difficile de le détruire, et voici pourquoi. Vous ne voyez en moi qu'une femme enfermée pour son inconduite, peut-être pour une seule faute trop cruellement punie. Vous vous trompez. Il y a de ces malheureuses-là aux Madelonnettes; mais il y en a aussi qu'on y retient pour de plus grands crimes, pour des crimes qui méritent le fer ou la corde... si j'étais une de ces femmes-là, m'aimeriez-vous?...

HENRI.

Vous voulez m'effrayer.

MARIE.

Si j'étais une de ces femmes-là, m'aimeriez-vous? Je vous prie de me répondre.

HENRI.

Eh! vous ne pouvez pas en être.

MARIE.

J'ai été enfermée comme adultère et comme homicide.

HENRI.

Vous !...

MARIE.

Vous voyez bien que vous ne pouvez m'aimer.

HENRI.

Je vous aime toujours, madame; car je ne vous crois pas.

MARIE.

Quoi, vous pensez...

HENRI.

Oui, celle qui aime sa fille comme vous aimez la vôtre, celle que Dominique connaît depuis si longtemps, et à laquelle il est toujours dévoué, celle enfin qui est capable d'un pareil aveu; celle-là ne peut avoir commis les crimes que vous vous imputez ! On vous en a accusée, je le veux bien ; il y a eu des indices, des preuves contre vous ; mais devant Dieu, êtes-vous coupable ?

MARIE.

Je ne dois...

HENRI.

Etes-vous coupable ? A votre tour de me répondre.

MARIE.

J'ai été accusée et condamnée.

HENRI.

Ah ! vous êtes innocente; vous le voyez bien !

MARIE.

Eh bien, oui, je suis innocente ! oui, devant Dieu et sur la tête de ma fille, je n'ai commis aucun des crimes pour lesquels je subis une expiation si dure; mais c'est une raison de plus pour que je retourne dans ma prison. Car enfin, que me reste-t-il dans un si grand naufrage? ma conscience et l'opinion de quelques amis; que diraient ces amis s'ils apprenaient que je me suis enfuie avec vous, que je suis devenue votre maîtresse ?...

HENRI.

Madame...

MARIE.

Allons, je vais retourner aux Madelonnettes, et vous ne chercherez plus à me voir. Un cachot et des larmes sans fin, voilà ma destinée ; laissez-moi du courage pour la subir.

SCÈNE VIII.

MARIE, DOMINIQUE, HENRI.

DOMINIQUE.

Monsieur vient de congédier son procureur et va passer dans cette chambre pour rentrer chez lui.

MARIE.

Lni avez-vous porté d'Amélie ?

DOMINIQUE.

Pas encore; mais tenez, entrez dans votre appartement ; j'irai vous y rendre compte de notre entretien.

HENRI.

Moi je vais vous attendre ; sans adieu. (*Marie entre dans son appartement, Henri sort.*)

SCÈNE IX.

LA VERRIÈRE, DOMINIQUE.

LA VERRIÈRE, *à lui-même, en entrant.*

Aucun moyen de deshériter cet enfant : Maître Prevot lui-même ne m'a proposé que des expédients impossibles. Malheur, malheur! la fille de l'adultère et du crime partagera mon héritage avec ma véritable fille. (*Il va pour rentrer chez lui.*)

DOMINIQUE.

Monsieur...

LA VERRIÈRE.

Qu'est-ce ?

DOMINIQUE.

Avant que vous vous retiriez chez vous, vous plaît-il que je vous donne votre potion ?

LA VERRIÈRE.

Soit.

DOMINIQUE, *préparant la potion.*

Monsieur n'a pas été content de sa santé aujourd'hui ?

LA VERRIÈRE.

Non.

DOMINIQUE.

Cela ne m'étonne pas, si la nouvelle qu'on nous a donnée est vraie.

LA VERRIÈRE.

Quelle nouvelle ?

DOMINIQUE.

Que monsieur envoyait mademoiselle Amélie en province? (*Silence.*) Cette séparation serait douloureuse pour un père ? (*Nouveau silence.*) Il est donc bien décidé que mademoiselle Amélie va partir ?

LA VERRIÈRE.

Oui, cela est décidé.

DOMINIQUE, *s'approchant.*

Monsieur veut-il me permettre de lui rappeler un souvenir ?

LA VERRIÈRE.

Lequel ?

DOMINIQUE.

Il y a trois ans, mademoiselle Catherine, fille aînée de monsieur, était venu le voir à Paris. Pour la distraire, nous allâmes faire une partie de bateau à Saint-Cloud ; mais la jeunesse est si vive et si imprudente ! en passant d'une barque dans une autre, mademoiselle Catherine se laissa tomber dans la rivière...

LA VERRIÈRE.

Et c'est vous qui l'avez sauvée, mon bon Dominique ; oh ! je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu en cette circonstance, et mon seul regret est que votre désintéressement ne m'ait pas permis de vous récompenser.

DOMINIQUE.

Eh bien, monsieur, je vais vous ôter ce regret. Depuis que la petite Amélie est au monde, je me suis presque uniquement occupé d'elle. Dans la grande maladie qu'elle vient de faire, je ne l'ai pas quittée une minute, cela m'a beaucoup attaché à cette enfant. Je vous demande de la garder chez vous.

LA VERRIÈRE.

Dominique...

DOMINIQUE.

Je vous le demande comme prix du service que j'ai rendu à mademoiselle Catherine.

LA VERRIÈRE.

J'avais pour éloigner Amélie les raisons les plus importantes, les plus sérieuses; mais vous exigez qu'elle reste...

DOMINIQUE.

Je vous en supplie !

LA VERRIÈRE.

Elle restera, j'y consens.

DOMINIQUE.

Elle restera ! elle restera !

LA VERRIÈRE, *qui s'est assis.*

Ma potion, maintenant.

DOMINIQUE.

La voilà.

LA VERRIÈRE.

Mettez-y un peu plus d'opium, je veux dormir.

DOMINIQUE.

Mais, monsieur, le médecin permet-il qu'on augmente ainsi la dose ?

LA VERRIÈRE.

Oui, il le permet.

DOMINIQUE.

Singulier remède ! pour tout autre que pour vous, cette potion serait mortelle... (*Un laquais entre et remet une lettre à Dominique ; celui-ci en regarde la suscription.*) Ah ! monsieur,

Dieu vous récompense de ce que vous venez de faire pour la petite Amélie. Voilà une lettre de Bordeaux ; vous allez avoir de bonnes nouvelles de mademoiselle Catherine. (*Sur un signe de La Verrière, Dominique sort.*)

SCÈNE X.

LA VERRIÈRE, *seul ; puis* AMÉLIE.

LA VERRIÈRE.

D'où vient que je tremble en ouvrant cette lettre?... m'annonce-t-elle quelque malheur?... (*Il lit.*) Ciel!... « Elle n'a pu » se mettre en route, elle n'arrivera pas demain!... Sur le bruit » que M. de Granville épousait la fille du premier président, » elle a été saisie d'une fièvre lente qu'il est impossible de cou- » per... » Ma fille! ah! que deviendra-t-elle en apprenant que son mariage est définitivement rompu?... Elle en mourra, je n'en doute pas!... Oh! que faire?... Je ne puis cependant pas laisser périr ma fille!... Qui va là?...

AMÉLIE. *

C'est moi, papa ; je n'ai pas voulu me coucher sans vous voir.

LA VERRIÈRE, *à part.*

La vue de cette enfant redouble toutes mes colères! (*Haut.*) Laissez-moi.

AMÉLIE.

Vous me renvoyez? avant que je vous obéisse, prenez du moins la potion que je vois là, sur cette table. J'en ai pris beaucoup, quand j'étais malade, et cela me faisait du bien.

LA VERRIÈRE.

C'est bon!

AMÉLIE.

Tenez!... vous refusez?... c'est donc bien mauvais à boire? Quand je faisais des façons pour boire ce qu'il m'offrait, Dominique en buvait d'abord une partie; voulez-vous que je fasse comme lui?

LA VERRIÈRE.

Oh! l'enfer me tente!...

AMÉLIE. **

Vous le voulez?... (*Elle porte la potion à ses lèvres ; Marie paraît, pousse un cri, arrache le verre des mains de sa fille, et s'enfuit avec elle.*)

* Amélie, La Verrière, *assis.*
** La Verrière, Amélie.

LA VERRIÈRE.

Ah ! à moi ! à moi !

FIN DU 3e ACTE.

ACTE IV.

Même décoration qu'au premier acte. — Près de la cheminée, un grand fauteuil, une chaise auprès, un rouet, une Bible sur le bureau, deux flambeaux allumés. — Au lever du rideau, M. Thomé écrit, sa femme file. — Au fond, à droite, le panneau sur lequel sont adaptés l'horloge et le buffet doit tourner sur un pivot en poussant un ressort et laisser voir une chambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

THOMÉ, MADAME THOMÉ. (*Minuit sonne.*)

MADAME THOMÉ, *qui était assise à son rouet, se lève.*

Minuit ! et il n'est pas encore rentré.

THOMÉ.

Qu'est-ce, madame Thomé? quelle est la cause de cette agitation?

MADAME THOMÉ.

Eh ! je vous l'ai déjà dit cent fois.

THOMÉ.

C'est vrai, l'absence d'Henri.

MADAME THOMÉ.

J'admire votre tranquillité.

THOMÉ.

C'est que je fais un travail fort intéressant, ma femme ; je cherche les arguments que j'aurais dû employer pour gagner la cause que j'ai perdue aujourd'hui.

MADAME THOMÉ.

Vous feriez beaucoup mieux de vous occuper de celle que vous perdrez demain.

THOMÉ.

Ma bonne amie, voilà une épigramme, je te la pardonne à cause de la rareté; mais je te conseille d'aller te coucher pour te calmer.

MADAME THOMÉ.

Me calmer tant qu'Henri ne sera pas là? ne l'espérez pas.

THOMÉ.

Il aura été retenu par quelque malade.

MADAME THOMÉ.

Non, il nous l'aurait envoyé dire.

THOMÉ.

Alors, c'est quelque bonheur de jeune homme qui lui sera arrivé.

MADAME THOMÉ.

M. Thomé!

THOMÉ.

Eh bien! as-tu l'intention de présenter ton fils à quelque concours de rosières?

MADAME THOMÉ.

Je vous dis qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire, et la preuve... Ah! la preuve, il faut bien se décider à vous l'apprendre, c'est qu'Henri n'est pas le seul qui soit absent.

THOMÉ.

Quoi d'étonnant à ce que madame la marquise de Beaucourt ne soit pas encore rentrée? ces grandes dames, ça ne se couche jamais.

MADAME THOMÉ.

Eh! ce n'est pas d'elle que je veux parler. Sachez que Lalouette, votre petit clerc, sorti en même temps que votre fils, n'est pas plus rentré que lui.

THOMÉ.

S'il en est ainsi, donne-moi ton bras et allons nous mettre au lit. Sans te l'avouer, je partageais jusqu'à un certain point tes inquiétudes; mais puisque notre fils a un compagnon alerte et avisé comme Lalouette, nous pouvons dormir tranquilles, il n'y a rien à craindre pour lui.

MADAME THOMÉ.

Quoi, cette coïncidence qui m'alarmait tant...

THOMÉ.

Est précisément ce qui me rassure. Allons, allons, bobonne, en avant le bonnet de nuit. (*Il prend un flambeau et éteint l'autre, ils entrent dans la chambre.*)

MADAME THOMÉ, *en dedans.*

Il faudrait voir au moins si la porte d'entrée est bien fermée.

THOMÉ, *même jeu.*

C'est ce que je vais vérifier. (*Ils reparaissent tous les deux coiffés de nuit et en robes de chambre. Entrent des agents de police et Lalouette, venant du fond.*)

SCÈNE II.

MONSIEUR ET MADAME THOMÉ, LALOUETTE, DES AGENTS DE POLICE.

UN AGENT DE POLICE. *

Laquelle de vous deux, mesdames, est M. l'avocat Thomé?

THOMÉ, *tenant son flambeau.*

C'est moi!

L'AGENT.

Ah! pardon... connaissez-vous ce jeune homme?

MONSIEUR ET MADAME THOMÉ.

Lalouette!

LALOUETTE.

Vous pouvez vous retirer, agent, vous avez votre pied-de-nez.

L'AGENT.

Jeune homme, soyez plus circonspect dans vos paroles. Ce Lalouette est employé chez vous comme petit clerc?

THOMÉ.

Oui, monsieur.

L'AGENT.

Je vais vous dire où je l'ai rencontré et pourquoi je vous l'amène.

LALOUETTE.

C'est un récit que monsieur entendra aussi bien de ma bouche que de la vôtre ; bonsoir, monsieur l'agent, bonsoir.

THOMÉ, *allant à Lalouette.* **

Paix, drôle, m'en rapporterais-je à vous du soin de m'instruire de vos escapades? Monsieur l'agent, nous vous écoutons.

L'AGENT.

Pour lors, il était dix heures, dix heures et demie; Paris était déjà tranquille. Mes compagnons et moi nous filions le long du quai Saint-Michel. Voilà que sur la petite place qui précède le pont nous apercevons un carosse couleur de muraille qui semblait être en station. Du reste, pas la moindre fête aux environs, nulle lumière aux fenêtres, pas un bourgeois sur le pavé. Au premier coup d'œil, ça nous paraît singulier; nonobstant, nous passons. Nous visitons tout le quartier de la Sorbonne; et après une heure de marche, par une grosse pluie, nous revenons au pont Saint-Michel. Mon carosse

* Madame Thomé, Thomé, l'agent, Lalouette.
** Madame Thomé, l'agent, Thomé, Lalouette.

couleur de muraille était toujours à la même place, immobile et ruisselant d'eau. Pour le coup, la chose était trop suspecte. Je vais droit à la voiture, je l'ouvre; et qu'est-ce que j'y trouve? monsieur, qui ronflait dans un coin à côté d'une lanterne sourde et d'une échelle de cordes. (*Thomé donne le flambeau à Lalouette.*) Je l'éveille, je le presse de questions; il me répond par des billevesées que je craindrais de vous répéter. Suffisamment édifié, j'ordonne que la voiture soit conduite en fourrière, et alors monsieur qui se voit menacé de coucher au Châtelet, se décide à se recommander de vous. Je vous l'ai amené; mais vous m'en répondez, et demain matin il faudra qu'il comparaisse devant M. le lieutenant de police, afin de s'expliquer sur les faits et gestes consignés dans mon procès-verbal.

THOMÉ.

Monsieur, je vous remercie. Mon clerc est un peu étourdi, mais le fond est bon, et je suis persuadé qu'il n'a rien de grave à se reprocher.

LALOUETTE, *baisant le bas de la robe de chambre de M. Thomé.*

Oh! bon monsieur Thomé!

L'AGENT.

Je désire que vous ne vous trompiez pas; mais je dois vous dire qu'en l'amenant ici, je l'ai reconnu, et qu'il était déjà couché sur mon carnet avec une assez mauvaise note.

LALOUETTE.

Vous m'avez reconnu, vous! Eh! vous ne saviez pas même mon nom.

L'AGENT.

Je ne savais pas votre nom, c'est vrai; mais je connais depuis longtemps votre visage : vous êtes l'un des habitués du cabaret de la *Pomme-d'Or*, et l'on vous y désigne sous le sobriquet du *Pigeon gris*.

LALOUETTE.

Le Pigeon-Gris, moi?

L'AGENT.

Parbleu! vous jouez toujours avec le capitaine Croustillac, un des coquins les plus dangereux de la capitale, et dont le moindre méfait est de ne se servir que de dés pipés.

LALOUETTE.

Des dés pipés! Ah! maudit capitaine! je ne m'étonne plus s'il m'a plumé!

THOMÉ.

Mon clerc et moi, nous ferons notre profit de toutes vos paroles.

L'AGENT, *se retirant avec ses compagnons.*

Enchanté d'avoir fait votre connaissance. (*Lalouette, en le reconduisant, mouche la chandelle et l'éteint : il court après l'exempt qui a la lanterne, et rallume sa chandelle.*)

SCÈNE III.

MONSIEUR *et* MADAME THOMÉ, LALOUETTE.

THOMÉ. *

Mon garçon, je ne te ferai pas de reproches : tu es assez puni par l'humiliation que tu viens de subir. Le Pigeon-Gris !... quel surnom, pour un jeune homme qui se croyait si fin et si habile! Ah! ah! ma femme, que penses-tu du Pigeon-Gris?

LALOUETTE.

Oui, oui, riez de moi, vous avez raison, mais si je rencontre le capitaine Croustillac, il ne rira pas, lui!

MADAME THOMÉ.

Mon cher Lalouette, vous avez eu des torts, mais nous les oublierons si vous nous dites sur-le-champ où est mon fils!

LALOUETTE. **

Eh bien, oui, je vous le dirai... ça me coûte de trahir le secret de M. Henri, mais c'est dans son intérêt que je parle. Apprenez que le carosse où l'on m'a pincé devait lui servir à emmener hors de France une femme que nous avons enlevée cette nuit des Madelonnettes...

THOMÉ.

Mais cela n'est plus plaisant du tout! Enlever une condamnée des Madelónnettes et s'expatrier avec elle!... Que faire, mon Dieu! que faire? le moyen de rejoindre mon fils à une pareille heure, et quand je n'ai aucun indice sur l'endroit où le retrouver?...

LALOUETTE.

Chut! paix!

THOMÉ.

Qu'est-ce donc?

LALOUETTE, *allant à la fenêtre.*

J'al entendu un pas dans la rue, et je crois que c'est le sien.

MADAME THOMÉ, *s'élançant.*

Mon fils!

LALOUETTE.

Vous allez le faire fuir. S'il vient ici, soyez certain d'une chose, c'est que ce n'est pas pour vous. (*On entend frapper trois coups dans la main.*)

THOMÉ.

Un signal!

LALOUETTE.

Ne dites mot. (*Il va ouvrir les volets qui donnent sur la rue.*) C'est vous, monsieur?

* Madame Thomé, Thomé, Lalonette.
** Madame Thomé, Lalouette, Thomé.

HENRI, *en dehors.*

Eh! oui, malheureux. Es-tu seul?

LALOUETTE, *après avoir consulté Thomé du regard.*

Oui.

HENRI.

Mon père et ma mère sont couchés.

LALOUETTE, *même jeu..*

Oui.

HENRI.

Tant mieux, ouvre vite.

THOMÉ, *emmenant sa femme.*

Venez, madame Thomé; laissez-moi faire.

SCÈNE IV.

LALOUETTE, HENRI, MARIE, *tenant sa fille dans ses bras.*

(Scène muette jusqu'à la sortie de Lalouette; Marie est comme égarée, elle s'assied sans rien dire sur un siége que lui donne Henri. Sur un signe, Lalouette allume du feu dans la cheminée; Henri prend Amélie des bras de Marie et la dépose tout endormie dans un grand fauteuil, et fait signe à Lalouette de se retirer. Puis Lalouette sort par le fond; Marie vient s'appuyer sur le dossier du fauteuil, et regarde partout.)

MARIE.

Où sommes-nous !...

HENRI.

Dans la maison de mon père où vous avez accepté un asile jusqu'à ce que je vous aie procuré d'autres moyens de fuir.

MARIE.

Un rouet... une Bible.. le fauteuil où dort ma fille est celui de votre mère; l'innocence s'y repose après la vertu. Ma mère aussi partageait son existence entre ce livre et ce travail!..... Pauvre mère! elle me répétait toujours que je ne pouvais manquer d'être heureuse...

HENRI.

Et son horoscope n'aura pas menti ! Marie, Marie, si la plus heureuse des femmes est celle qui est la plus aimée, quelle femme peut être plus heureuse que vous? ce jour ouvre pour vous une existence toute nouvelle. Loin de vous le passé et ses souvenirs infâmes! Il ne vous en reste que ce bel ange, dont le bonheur va augmenter le vôtre et qui vous appellera sa mère à présent. Ah! qu'avec cette fille pour vous chérir et moi pour vous adorer, votre vie sera douce et belle? Avez-vous le courage de parler de malheur devant deux êtres si profondément dévoués à votre destinée et qui ne peuvent plus vivre que du même souffle que vous?

MARIE.

Oni, c'est vrai... c'est vrai... (*Henri va vers la porte du fond et fait rentrer Lalouette.*) Mais n'y a-t-il pas eu d'obstacles à notre fuite? cette voiture où vous deviez m'emmener...

HENRI.

Je serais déjà parti pour en chercher une autre, si je n'avais été retenu près de vous par l'égarement où vous étiez.

MARIE.

Je suis tout à fait remise et vous pouvez aller où vous voudrez.

HENRI.

Alors, je pars sur-le-champ, car il n'y a pas une minute à perdre. Je ne reviendrai peut-être pas aussi vite que je le voudrais, mais ne craignez rien en mon absence. Mon père et ma mère reposent, et vous pouvez avoir toute confiance en ce jeune homme que je laisse auprès de vous.

MARIE.

Bien! bien!

HENRI, *allant à l'armoire..*

Lalouette, je laisse la clé sur cette armoire, si madame se trouvait plus mal, tu lui ferais respirer ce flacon que je mets-là sur cette tablette... (*Il referme l'armoire.*)

LALOUETTE.

C'est bon, monsieur, c'est compris.

HENRI, *allant à Marie.*

Avant que je parte, vous n'avez pas quelque recommandation à me faire...

MARIE.

J'ai une prière à vous adresser... cette bague que vous m'aviez donnée, l'avez-vous encore?

HENRI.

La voilà.

MARIE.

Je regrette de m'en être séparée. Voulez-vous me la rendre?..

HENRI.

De tout mon cœur.

MARIE.

Elle ne me quittera plus.

HENRI.

Marie!

MARIE.

Partez, maintenant, partez!

HENRI.

Oui, oui, je pars avec le paradis dans le cœur. Je crois comprendre que vous m'aimez! (*Il sort.—Lalouette ferme la porte et revient à Marie qui lui fait signe qu'elle voudrait écrire. Lalouette va au bureau et lui apporte tout ce qu'il faut. Marie s'assied et écrit, Lalouette reste derrière elle. Thomé sort de sa chambre et renvoie Lalouette qui sort par le fond.*)

SCÈNE V.

MADAME THOMÉ, THOMÉ, MARIE.

THOMÉ, *à Marie.*

Madame !

MARIE.

Monsieur Thomé!

THOMÉ.

Et sa femme !

MADAME THOMÉ.

Madame...

THOMÉ.

Laisse-moi parler, madame Thomé; je te promets de bien plaider cette affaire-ci. (*Haut.*) Belle dame, je vous fais compliment de votre évasion, certainement ce n'est pas pour rien que vous avez été mise aux Madelonnettes; mais votre beauté... votre éducation... enfin, il y a des circonstances atténuantes, mais ! mais !...

MADAME THOMÉ.

Madame, au nom du ciel, ne nous enlevez pas notre fils. C'est l'orgueil et la consolation de notre vie ; c'est l'unique espoir de notre vieillesse...

MARIE.

Vous me suppliez, moi, moi, qui ne devrais vous parler qu'à genoux ! Ah ! pas un mot de plus, ou l'excès de ma confusion m'empêchera de me justifier. Madame et vous, monsieur, je ne devais sortir de ma prison que pour deux heures. Des circonstances qu'il m'est impossible de vous expliquer m'ont forcée à changer de dessein, et je ne veux plus rentrer aux Madelonnettes ; mais loin d'avoir la pensée de m'expatrier avec votre fils, j'allais profiter de son absence pour m'éloigner de lui bien vite, et quand vous m'avez surprise, je lui écrivais quelques mots de remerciements et d'adieux.

THOMÉ, *allant prendre l'écrit.*

Est-il possible ?

MARIE, *à Thomé.*

Lisez. (*Après que Thomé a lu.*) Je crois lire dans vos yeux que vous avez maintenant moins de prévention contre moi. Je pars contente. (*Elle prend sa fille dans ses bras et s'agenouille.*) Madame, avant de m'éloigner, permettez-moi de vous demander votre bénédiction, pour moi et pour ma fille? je sens qu'elle nous portera bonheur.

MADAME THOMÉ, *allant à Marie, et la relevant.*

Oh ! je vous l'accorde de bien bon cœur !

THOMÉ, *s'essuyant les yeux.*

Eh bien, cette femme est étrange. Tout à l'heure j'étais très-irrité contre elle, et maintenant je suis prêt à partager la folie de mon fils.

LALOUETTE, *accourant du fond.*

Ah! monsieur, madame, tout est perdu; je crois que la police revient à la maison.

MARIE.

Ciel!

LALOUETTE.

Il y a à la porte cinq ou six hommes à manteaux noirs, et ce qui est singulier, c'est que madame de Beaucourt les accompagne.

MARIE.

Madame de Beaucourt?

THOMÉ.

Cette dame que vous avez vu hier aux Madelonnettes.

MARIE, *avec effroi.*

Ah! je ne sais ce que lui ai fait; mais un de ces instincts qui ne trompent pas m'a révélé en elle une ennemie. Monsieur, au nom du ciel, cachez-moi!

VOIX, *au dehors.*

Ouvrez, au nom du roi!

THOMÉ, *faisant jouer un panneau dans la boiserie.*

Voici l'entrée d'une chambre secrète que feu mon père avait fait pratiquer dans sa maison au temps des troubles de la Fronde. Cette cachette n'est connue de personne; passez-y et ne craignez rien.

MARIE, *prenant sa fille par la main.*

Oh! merci! merci! (*Elles entrent dans la chambre. Thomé parle bas à sa femme qui rentre chez elle. Lalouette va ouvrir et Thomé s'efforce de prendre du courage.*)

SCÈNE VI.

THOMÉ, LA MARQUISE DE BEAUCOURT, LALOUETTE, LA VERRIÈRE, DES AGENTS DE POLICE.

LA VERRIÈRE, *en entrant, aux agents.*

Allons, suivez-moi, messieurs; faites exécuter l'ordre que vous avez reçu.

LA MARQUISE.

Un moment, messieurs! mon cousin, du calme! (*A Thomé.*) Mon cher monsieur Thomé, je me hâte de vous expliquer comment vous me voyez avec ces messieurs. Chargée d'une mission qui intéressait M. de La Verrière, mon cousin, j'étais allée le voir aux environs de minuit. Je le trouve très-inquiet, très-

agité : il venait d'acquérir la certitude qu'une personne qui le touche de près et qui a été enfermée à sa demande dans la prison des Madelonnettes, s'était échappée de cette maison. Des indices qui me paraissent fort contestables accusent M. Henri, votre fils, d'avoir favorisé cette évasion; et M. de La Verrière en infère que vous prêtez asile à la fugitive. Je n'ai pu le dissuader de faire une descente chez vous; mais j'ai voulu l'accompagner pour agir sur vous par la persuasion, par la prière. Veuillez vous expliquer avec une entière franchise! Avez-vous quelques renseignements sur l'aventure dont nous venons vous parler.

THOMÉ, *après avoir réfléchi.*

Je ne crois pas faire une fausse conjecture en supposant que monsieur le conseiller s'est muni d'un ordre qui lui permet de fouiller ma maison du haut en bas?

LA VERRIÈRE, *lui donnant un papier.*

Oui, monsieur, et voici cet ordre. (*Lalouette approche de Thomé un flambeau.*)

THOMÉ, *après avoir lu.*

La question ainsi posée, je n'ai qu'à prendre ce flambeau et à vous conduire partout. (*Il rend le papier à M. de La Verrière et prend le flambeau des mains de Lalouette.*)

LA MARQUISE, *à La Verrière.*

Mon cousin...

LA VERRIÈRE, *prenant Thomé à part.*

Monsieur Thomé, vous êtes un homme d'honneur; je vais vous dire un secret que je ne confierais à nul autre. La personne qui s'est évadée des Madelonnettes et que je cherche chez vous est ma femme.

THOMÉ.

Votre femme!

LA VERRIÈRE.

Si vous savez où elle est, dites-le moi tout de suite; je vous en conjure au nom de ce qu'il y a de plus sacré sur la terre : au nom de l'hymen outragé!

THOMÉ, *tenant toujours le flambeau, après quelques moments de silence et à part.*

O Henri! Henri! (*Haut.*) Monsieur le conseiller, je suis désespéré de n'avoir rien à vous dire.

LA VERRIÈRE.

Eh bien! monsieur, marchons. (*Il passe dans la pièce à gauche avec deux agents; deux autres restent au fond à la porte d'entrée. Le théâtre est peu éclairé.*)

SCÈNE VII.

LA MARQUISE, LALOUETTE.

LA MARQUISE, *vivement à Lalouette.*

Cette femme est ici, n'est-ce pas?

LALOUETTE.

Madame...

LA MARQUISE.

Allons, mon ami, voici le moment de reconnaître par un service qui en vaille la peine les bontés que j'ai eues pour vous. Jusqu'à présent vos renseignements s'étaient bornés à des détails de peu d'importance; mais aujourd'hui...

LALOUETTE.

Aujourd'hui vous me demandez une action tout à fait infâme; je me trouve assez coupable comme cela, madame la marquise, je ne vous dirai plus rien.

LA MARQUISE, *tirant une bourse de sa poche.*

Je vois ce que c'est : la récompense ordinaire vous paraît insuffisante pour un service extraordinaire. Prenez cette bourse qui contient cinquante louis...

LALOUETTE.

Cinquante louis!

LA MARQUISE.

Et dites-moi vite où M. Henri a caché cette femme?

LALOUETTE.

Je ne le sais pas, madame; je vous jure que je ne le sais pas.

LA MARQUISE.

Si fait, vous le savez; mais vous êtes retenu par un faux scrupule. Qu'arrivera-t-il si nous ne retrouvons pas la prisonnière? Que M. Henri Thomé se sauvera avec elle à l'étranger et perdra sa réputation et son avenir!

LALOUETTE.

C'est vrai, c'est vrai!

LA MARQUISE.

Ah! vous voyez bien que j'ai raison! Allons, mon ami, laissez-vous toucher par l'intérêt de vos patrons et aussi par le vôtre, car enfin il ne faut pas s'oublier. Cinquante louis! c'est plus d'argent que vous n'en avez jamais eu en votre puissance et vous seriez heureux au jeu plusieurs jours de suite, que vous auriez encore de la peine à ramasser une somme comme celle-là.

LALOUETTE.

Quoi, vous savez?...

LA MARQUISE.

Que vous aller tenter la fortune au cabaret de la *Pomme-d'Or?* Oui, Jean me l'a dit et je n'y vois pas grand mal; il faut bien que les jeunes gens s'amusent.

LALOUETTE.

Alors, vous savez aussi que votre argent ne me profite guère.

LA MARQUISE.

Parce que vous n'en exposez jamais assez, mais ayez une forte somme, celle que je vous offre par exemple, et toutes les

petites bourses viendront se fondre dans la vôtre, même celle du plus habile de vos adversaires, du capitaine Croustillac. Allons, allons, vous acceptez?

LALOUETTE.

Non! M. Thomé saurait que c'est moi qui l'ai trahi et il me me chasserait avec opprobre!...

LA MARQUISE.

Je ménagerai les choses de façon à ce qu'il ne se doute de rien.

LALOUETTE.

Mais vous êtes le diable en personne!

LA MARQUISE, *lui fourrant la bourse dans sa poche.*

M. Thomé revient! vite, vite, où est cette misérable?

LALOUETTE.

Derrière le panneau de l'horloge!

LA MARQUISE.

Bien!

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, LA VERRIÈRE, THOMÉ, LALOUETTE, AGENTS, *puis* MARIE.

THOMÉ. *

Eh bien, M. le conseiller, en êtes-vous sûr maintenant? il n'y a ici qu'une femme, madame Thomé, que vous avez forcé de comparaître devant vous en jupon court et en cornette de nuit. Vous avez donc fait une campagne toute différente de celle de César : vous êtes venu, vous avez vu et vous êtes vaincu.

LA VERRIÈRE.

Et d'où vient que votre fils n'est pas encore rentré?

THOMÉ.

C'est qu'on meurt à toutes les heures.

LA VERRIÈRE.

Nous verrons s'il n'a pas de meilleures réponses à faire devant la justice. (*La marquise écrit quelques mots sur des tablettes et va les lui donner, il lit à la dérobée.*)

LA MARQUISE, *à La Verrière.*

Eh bien, que vous avais-je dit? que vous ne découvririez rien. J'espère que vous allez vous retirer et nous permettre enfin de dormir. Le jour ne tardera pas à paraître.

THOMÉ, *à part.*

C'est vraiment une charmante femme. (*Il va donner le bras à la marquise.*)

* Thomé.

LA VERRIÈRE, *les arrêtant.*

Un moment! les boiseries de cette salle me paraissent suspectes et je veux m'assurer qu'elles ne cachent aucune porte dérobée, aucun passage secret... (*Il fait signe à deux agents de visiter; ils frappent les boiseries avec leur canne.*) Celle-ci sonne creux!

THOMÉ, *avec effroi.*

Ciel!

LA VERRIÈRE.

Vous vous troublez, maître Thomé?

THOMÉ, *se remettant.*

Moi?

LA VERRIÈRE.

Et j'aperçois à ce panneau une rainure qui me prouve qu'il doit s'ouvrir, voulez-vous l'ouvrir devant moi?

THOMÉ.

Je ne sais ce que vous voulez dire.

LA VERRIÈRE.

Vous refusez? alors excusez-moi, je vais donner ordre qu'on l'enfonce. (*L'agent fait le mouvement.*)

THOMÉ, *l'arrêtant.*

Oh! pas de violence, messieurs, la personne que vous cherchez est là.

LA VERRIÈRE.

Ah!

THOMÉ.

Je n'ai pas à me justifier de l'avoir reçue. Honte à qui pourrait refuser un asile au malheur! (*Il entre dans la cachette.*)

LALOUETTE.

Ah! sortons! je suis un mauvais coquin! (*Il sort par l'appartement de la marquise.*)

THOMÉ, *reparaissant avec Marie et sa fille.*

Allons, madame! du courage!

MARIE, *apercevant La Verrière.*

Vous! vous! ici! à ma poursuite! lorsque... Ah! de la prudence, monsieur, c'est à moi qu'il convient d'accuser et de menacer!

LA VERRIÈRE, *à part.*

Elle avait tout vu! (*La prenant à part.*) Soit, plaignez-vous, accusez-moi à votre tour. Savez-vous ce que je dirai! je dirai que si vous avez refusé la liberté que je vous offrais, c'est qu'il vous était plus doux de la recevoir des mains de votre nouvel amant.

MARIE.

Un amant!

LA VERRIÈRE.

M. Henri Thomé! parlez maintenant si vous l'osez!

MARIE.

Ah! congédiez tout ce monde... je veux être seule avec vous...

LA VERRIÈRE, *aux agents.*

Éloignez-vous, messieurs! (*A la marquise.*) Ma cousine... (*Il la reconduit à son appartement, à droite; Marie remet sa fille à M. Thomé, qui sort avec elle à gauche; toutes les portes se ferment.*)

SCÈNE IX.

LA VERRIÈRE, MARIE.

MARIE.

Monsieur, il n'est pas possible que vous ayez parlé sérieusement; vous ne croyez pas à ce que vous avez dit, n'est-ce pas? Vous savez bien que je n'ai pas d'amant!

LA VERRIÈRE.

Je sais que vous vous êtes enfuie des Madelonnettes avec l'aide d'un homme? je sais que cet homme vous aime!... Quelle preuve me faut-il de plus contre vous?

MARIE.

Ah! suis-je assez torturée! mon Dieu! Quoi! au moment où je pourrais l'accabler! lorsque j'ai la preuve qu'il allait laisser son enfant s'empoisonner sous ses yeux!

LA VERRIÈRE, *avec emportement.*

Ce n'est pas mon enfant!!

MARIE.

Eh! quand elle ne serait pas votre fille, deviez-vous pour cela être un assassin!

LA VERRIÈRE.

Taisez-vous! ah! taisez-vous, madame! ne voyez-vous pas combien je souffre?

MARIE.

Vous souffrez!

LA VERRIÈRE.

Vous ne savez pas que Catherine, ma fille, ma fille à moi, Catherine est mourante!

MARIE.

Mourante!

LA VERRIÈRE.

Oui! à cause d'un mariage qui ne peut se conclure que si je lui assure la totalité de mes biens! Quand j'ai reçu cette affreuse nouvelle, Amélie était auprès de moi! j'ai eu un accès de folie... (*Mouvement de Marie.*) Il ne recommencera pas, soyez-en sûre; Dieu m'est témoin que vous n'avez plus rien à craindre pour votre enfant!...

MARIE.

Catherine mourante! et à cause de... Ah! je comprends

tout!... Mais malheureux!... vous ne songiez donc pas à l'épouvantable douleur que vous me prépariez!!

LA VERRIÈRE.

Je n'ai pensé qu'à la mienne; épargnez-moi, épargnez-moi!!! (*Il tombe dans un fauteuil.*)

MARIE, *après un silence.*

Écoutez-moi : M. Thomé est un honnête homme. Confiez-vous à lui, et qu'il imagine un acte antidaté, un contrat quelconque... Je signerai tout ce qu'on voudra... je consens à ruiner ma fille pour sauver la vie de sa sœur!!

LA VERRIÈRE.

Que dit-elle!

MARIE.

Ce que je me refusais à signer, c'étaient des lettres déshonorantes pour moi et pour vous, des lettres qui auraient exposé ma fille à être désavouée, à être privée de son nom... mais puisqu'il ne s'agit que d'argent, c'est bien : donnez tout ce qu'on vous demande!...

LA VERRIÈRE, *se levant.*

Quelle femme êtes-vous donc? Par quel prodige alliez-vous des sentiments si nobles aux crimes les plus odieux?

MARIE.

Quel homme êtes-vous vous-même, vous qui savez comment j'ai été élevée par ma mère et qui pouvez me croire coupable des plus incroyables forfaits. (*La Verrière se détourne.*) Oh! ne détournez pas la tête, ne vous éloignez pas : (*Allant à lui.*) chaque fois que je me trouverai en face de vous je vous parlerai de mon innocence. J'en ai le droit; car j'ai été condamnée, c'est vrai; mais je n'ai pas été jugée. Oh! que n'ai-je été confrontée avec les témoins qui m'accusaient? Pourquoi le soin de votre honneur vous a-t-il fait étouffer mon procès? J'ai la conviction qu'un débat public aurait éclairci bien des mystères, et qu'à défaut d'autres preuves, mon accent, mes regards, mon geste, auraient fait éclater mon innocence devant mes juges, comme elle brille en ce moment devant vous!

SCÈNE X.

LES MÊMES, LALOUETTE.

LALOUETTE, *entrant du fond.*

Excusez-moi, monsieur et madame; mais il arrive une visite pour le patron, et je suis forcé de passer par ici pour aller la lui annoncer...

MARIE.

C'est que nous voudrions lui parler aussi... Mon ami, cette

visite est-elle bien pressée? est-elle d'un des clients ordinaires de maître Thomé?

LALOUETTE.

Oh! non, madame; la personne qui vient pour le patron ne l'a pas encore vu... C'est une vieille dame qui arrive des colonies et qu'on appelle la comtesse de Montbrun...

LA VERRIÈRE *et* MARIE.

La comtesse de Montbrun!!

LALOUETTE.

Son fils a été assassiné à Rouen, il y a quelques années; elle veut obtenir justice de ce crime, et elle apporte à maître Thomé des renseignements pour l'aider à rédiger là-dessus une requête au roi...

MARIE, *à part.*

Ciel! est-ce la lumière que Dieu m'envoie? est-ce le jour que j'ai tant désiré? (*Haut à Lalouette.*) Vous dites, mon ami, que cette dame n'a pas vu encore maître Thomé?

LALOUETTE.

Non, madame!

MARIE, *à part.*

Je ne puis résister à l'idée qui s'empare de moi... (*Haut à Lalouette.*) Qu'elle vienne! qu'elle vienne!) *Lalouette introduit la comtesse de Montbrun, qu'un domestique accompagne; une fois qu'elle est assise, le domestique se retire.*)

LA VERRIÈRE, *allant à Marie.*

Mais quel est votre projet?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LA COMTESSE DE MONTBRUN, LALOUETTE.

LA COMTESSE.

Monsieur Thomé?...

MARIE, *vivement à la comtesse.*

Parlez, madame, parlez hardiment devant monsieur!... (*Bas à La Verrière.*) Je demandais des juges, vous allez être le mien!... (*Elle sort après avoir congédié Lalouette à voix basse; il sort par le fond.*)

SCÈNE XII.

LA COMTESSE, LA VERRIÈRE, *puis* MARIE.

LA COMTESSE.

Avant tout, permettez-moi de vous remercier du courageux

empressement avec lequel vous avez accepté ma cause. Je n'ai point dissimulé à madame Thomé tout ce que cette tâche offrait de danger.

LA VERRIÈRE.

Madame, je sais que votre fils est mort par un crime... Passez sur ces souvenirs douloureux, et dites-moi sur quelles preuves vous comptez appuyer votre requête au roi, à l'effet d'obtenir justice?...

LA COMTESSE.

Comment vous communiquer ces preuves sans vous parler de mon fils, de sa fin cruelle, des causes qui l'ont amenée?... Il eut des torts, j'en conviens; mais ces torts, si chèrement expiés, sa jeunesse les explique, le monde les excuse et sa mère vous supplie de les lui pardonner!

LA VERRIÈRE.

Le monde a des indulgences coupables. La séduction d'une femme mariée est un de ces crimes qu'il ne devrait jamais absoudre...

LA COMTESSE.

La faute de mon fils n'eut point cette gravité... Celle qu'il aima longtemps et dont l'amour eut pour lui des suites si fatales, cette femme était veuve...

LA VERRIÈRE.

Que dites-vous?

LA COMTESSE.

La vérité!

LA VERRIÈRE, *s'asseyant.*

Bien, madame, je vous écoute.

LA COMTESSE.

Voici comment les preuves que je vous apporte sont arrivées entre mes mains. Il y a deux ans..... (*Marie entre par la gauche et se tient au fond en vue du public; elle écoute le récit de la comtesse.*) Quand mon fils quitta les colonies, je lui avais donné, pour veiller sur lui, un domestique dont je connaissais le dévouement... Ce brave homme avait pour mission de m'écrire tous les mois, et longtemps il s'acquitta de ce devoir avec la plus scrupuleuse fidélité... Un jour pourtant, où j'attendais une lettre de lui, cette lettre n'arriva pas... un mois, deux mois se passèrent... rien... Vous jugez de mes craintes... elles se réalisèrent trop tôt... une lettre du ministre de la guerre m'apprit que mon fils avait été assassiné!...

LA VERRIÈRE.

Remettez-vous...

LA COMTESSE.

Mon premier mouvement fut de partir pour la France... mais j'étais si faible, si souffrante... et puis je me disais que Jérôme, c'était le nom du domestique que j'avais donné à mon fils, ne pouvait tarder à me rejoindre... je l'attendis... Pendant quatre ans cette attente fut vaine. Désespérée, j'allais partir, lorsqu'enfin Jérôme se présenta à mon habitation. Il était

exténué, méconnaissable, mourant. Des secours habilement prodigués lui rendirent une apparence de force et de vie, et, témoin de la mort de mon fils, il m'apprit comment ce crime avait été commis... Vous pâlissez, monsieur!...

LA VERRIÈRE.

Oui, une souffrance habituelle... et plus vive en ce moment...

LA COMTESSE.

Faut-il remettre?...

LA VERRIÈRE.

Oh! non, non, continuez, je vous en prie.

LA COMTESSE.

J'abrége les détails de son récit. Je vous dirai seulement qu'à Paris mon fils s'était lié avec une femme du monde, à laquelle il avait inspiré une vive passion. Son service l'appelant à Rouen, il dut se séparer de cette femme, et bientôt, grâce à l'absence, grâce à la légèreté de son âge, un amour nouveau s'empara de son imagination.

LA VERRIÈRE.

Ah!

LA COMTESSE.

L'objet de ce nouvel amour était la femme d'un magistrat haut placé, et jouissait d'une considération bien méritée, car elle était sage autant que belle... Sa résistance enflamma jusqu'à la folie le cœur déjà trop exalté de mon fils... si bien qu'il tomba malade et qu'une fièvre ardente jeta le trouble dans sa raison... Effrayé de sa maladie, Jérôme crut que le meilleur moyen de la faire cesser était de le mettre en présence de celle dont le nom revenait continuellement sur ses lèvres; et, comme cette femme était bien connue pour être un ange de charité, il lui écrivit qu'une famille mourante et privée de tout secours...

LA VERRIÈRE, *se levant.*

Ah! cette histoire m'avait déjà été contée, mais je n'avais pas voulu y croire.... Quoi! c'est au nom des sentiments les plus sacrés qu'on l'attirait dans un abîme!... Ne continuez pas ce récit, madame... ou plutôt... si... si, achevez-le... j'ai besoin de vous entendre... (*Il se rassied.*)

LA COMTESSE, *un peu étonnée.*

Cette noble femme arriva donc sans défiance jusqu'auprès du lit de mon fils; elle y était seule et n'avait pas encore eu le temps de le reconnaître, quand une autre femme apparut...

LA VERRIÈRE.

Masquée?

LA COMTESSE.

Oui, masquée... Comment le savez-vous?

LA VERRIÈRE

C'était celle qu'il avait aimée à Paris.

LA COMTESSE.

Et que l'amour, la jalousie, amenaient quelquefois à Rouen... A la vue d'une autre femme, d'une rivale, éperdue, hors d'elle-même, elle tira un poignard de sa ceinture, et sans interroger, sans regarder presque...

LA VERRIÈRE.

Elle frappa M. de Montbrun !... (*Il tombe à genoux du côté où est Marie.*) Ah ! que m'avez-vous appris ? (*Amélie entre doucement, Marie l'embrasse avec transport.*)

LA COMTESSE.

Que faites-vous ?

LA VERRIÈRE, *avec transport.*

Madame, je remercie Dieu qui amène enfin la lumière sur un si grand crime... (*Il envoie des baisers à Marie et à sa fille qui s'éloignent par la gauche; un peu remis, il invite la comtesse à continuer.*)

LA COMTESSE.

Ce crime commis, celle qui en était coupable disparut, et près du corps sanglant de mon fils, on arrêta celle qui était venue pour le secourir... Heureusement cette erreur n'a pas eu de suite, et on ne lui a jamais fait son procès. (*Mouvement de La Verrière.*) Dans le premier moment, Jérôme avait hésité à parler, mais enfin il allait confesser la vérité, quand au sortir d'un léger repas, un sommeil le saisit... Revenu à lui dans un cachot, il apprit qu'il était dans le souterrain d'un château dont le maître avait tout à craindre de lui... Après quatre ans de souffrance et de captivité, il avait réussi à s'échapper, et il était venu me retrouver. Quelques jours après m'avoir fait ce récit qui a été recueilli par des témoins, ce serviteur fidèle a succombé, et moi, je suis partie pour la France. Je vous remets la copie authentique de sa déclaration, et j'y joins un autre document de la plus haute importance; c'est une lettre écrite par la femme qui a frappé mon fils. Jérôme, qui n'a jamais su comment elle s'appelait, m'a donné cette lettre à défaut de son nom...

LA VERRIÈRE *va à la table pour examiner les papiers* *.

Il me semble que cette écriture ne m'est pas inconnue, mais je n'y puis attacher mon attention... ce récit... cette découverte imprévue... (*Il laisse les papiers sur la table.*)

LA COMTESSE.

Oui, vous paraissez vivement ému. Je ne serais pas venue aujourd'hui si j'avais su votre état de souffrance, et je me retire bien vite, afin que vous puissiez prendre un repos dont vous semblez avoir besoin.

LA VERRIÈRE, *la reconduisant.*

Excusez-moi.

* La Verrière, la Comtesse.

LA COMTESSE.

Adieu, et encore une fois merci. (*Elle sort. Le domestique vient au-devant d'elle pour la soutenir.*)

SCÈNE XIII.

LA VERRIÈRE, MARIE, AMÉLIE.

LA VERRIÈRE.

Marie... Marie...

MARIE, *poussant sa fille dans ses bras.*

Eh bien, monsieur, la désavouerez-vous maintenant ?

LA VERRIÈRE, *assis et embrassant sa fille.*

Amélie ! ma fille ! va demander ma grâce à ta mère... car cette dame est ta mère, entends-tu bien ?

AMÉLIE *court dans les bras de sa mère, regarde son père qui est à genoux, attire sa mère par la main, et la lui met dans celle de son père.*

LA VERRIÈRE, *à genoux.*

Je vous ai bien fait souffrir...

MARIE.

Nous avons bien souffert tous les deux ! (*Il lui baise la main à plusieurs reprises.* Mon Dieu, comme vous êtes pâle... vous chancelez ?...

LA VERRIÈRE, *tombant dans un fauteuil.* *

Ce n'est rien... Depuis quelque temps ma santé n'est pas bonne, mais maintenant que je suis heureux, je me rétablirai. (*Amélie est à genoux entre les jambes de son père qui a la main appuyée sur sa tête.*) Marie, avec quel bonheur, avec quel éclat je vais proclamer votre innocence ! Le monde auquel vous êtes rendue va vous adorer comme une martyre et comme une sainte ! Mon Dieu, prolongez ma vie pour que j'aie le temps de réparer, à force de soins, de respects, de tendresses, tout le mal que je lui ai fait !... (*Il s'évanouit.*)

MARIE.

Mon ami ! mon ami ! il ne m'entend plus... il perd connaissance... Ah ! du secours ! du secours ! (*Elle sort avec sa fille. La marquise sort de chez elle, va à l'armoire sur laquelle Henri a laissé la clé, y prend un flacon, verse de l'eau dans un verre, et y mêle le contenu de ce flacon; puis elle va présenter ce breuvage à La Verrière.*)

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, LA VERRIÈRE, *puis* LALOUETTE.

LA MARQUISE.

Buvez.

* Marie, La Verrière, Amélie.

LA VERRIÈRE.

Ah ! ma cousine, merci. (*Il boit. La marquise examine les progrès du poison, et regarde de temps à autre les papiers que La Verrière a placés sur la table; ne lui voyant faire aucun mouvement, elle court à la table. La Verrière revient à lui, et voyant la lettre dans ses mains, se lève et s'écrie :*) Oh ! cette lettre ! tu m'as empoisonné !

LA MARQUISE, *met les papiers dans sa poche.*

Moi, allons donc ! (*Fausse sortie.*)

LALOUETTE *qui est entré depuis quelques instants.*

Oui, oui, vous l'avez empoisonné !

LA MARQUISE, *avec effroi.*

Ciel ! il était là !

LALOUETTE.

Ne m'avez-vous pas chargé de tout épier, de tout entendre...

LA MARQUISE, *entraînant Lalouette.*

Viens, malheureux, suis-moi ! (*La Verrière veut l'arrêter au passage, la marquise se débarrasse de lui et entre dans son appartement.*)

LA VERRIÈRE *chancelle en appelant.*

Marie ! Marie !

SCÈNE XV.

LA VERRIÈRE, THOMÉ, MADAME THOMÉ, MARIE, *puis* HENRI ET DES AGENTS.

MARIE, *accourant.*

Mon ami... Ciel ! on est allé chercher un médecin... Ah ! voilà M. Henri Thomé ! (*Marie le soutient, Henri accourt du fond, La Verrière fait de vains efforts pour parler, il se débat et tombe. Marie et Henri se mettent à genoux, et après l'avoir examiné.*)

HENRI, *atterré.*

Mort !

FIN DU 4e ACTE.

ACTE V.

Une chambre chez Thomé, avec un balcon praticable à gauche. — Porte au fond et à droite. — Une table et un fauteuil, à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA MARQUISE *en scène*, THOMÉ ET UN MAGISTRAT, *sortant de la chambre où est madame de La Verrière.*

THOMÉ, *après avoir accompagné le magistrat jusqu'à la porte, revient à la marquise et lui dit rapidement.*

Elle est fort affectée, fort souffrante, et à peine a-t-elle paru

comprendre les questions qu'on lui adressait. Dieu sait pourtant si elles avaient de l'importance! Enfin, monsieur le délégué du lieutenant criminel va continuer à visiter ma maison, à interroger toutes les personnes qui s'y trouvent; puis il fera son rapport. Je cours le rejoindre; vous, entrez chez cette pauvre femme, et tâchez de la ranimer un peu. (*Il sort.*)

LA MARQUISE, *seule.*

Quelle journée! ah! je ne sais où je vais, je n'ose regarder ni en avant ni en arrière, j'obéis aveuglément à la voix qui me dit : Marche, ou tu es perdue! Qu'y a-t-il au bout de la route?... l'échafaud peut-être... oui, mais il y a peut-être le bonheur avec Henri; cette idée-là me donne des forces pour tout braver.

SCÈNE II.

LA MARQUISE, LALOUETTE, *qui entre éperdu.*

LA MARQUISE.

Eh bien, pourquoi cet air effaré? qu'y a-t-il?

LALOUETTE.

Ce qu'il y a?... non, votre-sang froid m'épouvante. Vous ne savez donc pas ce qui se passe!... oh! si, si, vous le savez bien.

LA MARQUISE.

Vraiment, non.

LALOUETTE.

Eh bien, on a découvert que monsieur de La Verrière était mort empoisonné.

LA MARQUISE.

Après?

LALOUETTE.

Après?... c'est à sa veuve qu'on impute ce crime, et d'un moment à l'autre elle sera arrêtée. Voyez s'il n'y a pas dans cette nouvelle de quoi porter atteinte à votre tranquillité.

LA MARQUISE.

Voyons, cartes sur table. Vous venez me dire qu'elle est innocente et que c'est moi qui suis coupable; je le sais bien; mais vous seul êtes instruit de ce secret; quel prix mettez-vous à votre silence?

LALOUETTE.

Oh! aucun, aucun, madame! pour aucun prix je ne vendrai le sang de cette pauvre dame si innocente et si malheureuse! Ah! votre adresse infernale a bien pu m'entraîner à quelques actions indélicates, déloyales même... mais me rendre complice d'un assassinat judiciaire? minute, le fils de mon père n'est pas encore descendu si bas!...

LA MARQUISE.

Quoi, la perspective de posséder cent, deux cent mille francs...

LALOUETTE.

Pas un mot de plus ou je sors et je vais vous dénoncer aux magistrats.

LA MARQUISE.

Eh bien, va, fais-moi arrêter comme empoisonneuse et je déclare que tu es mon complice.

LALOUETTE.

Moi ?

LA MARQUISE.

Depuis trois mois tu es à mon service. J'ai vingt billets de toi où tu me promets en termes généraux le concours le plus actif, j'ai vingt preuves que tu recevais de moi de l'argent pour trahir monsieur et madame Thomé. De cette déloyauté à un crime, il y a moins loin que tu ne penses ; et je soutiendrai hardiment que tu étais de moitié dans tout ce que j'ai entrepris... en veux-tu courir le risque?

LALOUETTE.

Mais cela est monstrueux ! moi, votre complice ! moi, traîné avec vous sur ces bancs de l'infamie. Si j'étais le capitaine Croustillac, passe ; il mérite pis encore ; mais je n'ai eu que des moments d'oubli et de faiblesse ; j'en suis trop puni.

LA MARQUISE.

Es-tu encore disposé à me dénoncer?

LALOUETTE.

Je ne laisserai jamais condamner cette pauvre femme.

LA MARQUISE.

Mais enfin, si, avant son arrêt, je trouvais moyen de la faire évader ?

LALOUETTE.

Vous ?

LA MARQUISE.

Tu sais bien que tout m'est possible.

LALOUETTE.

Mon Dieu, mon Dieu, dans quel guépier suis-je tombé ! Ecoutez ; d'après ce que j'ai ouï dire au délégué du lieutenant criminel, son rapport à ce magistrat et les ordres à donner pour l'arrestation prendront au moins deux heures. Ces deux heures, madame de La Verrière les passera dans cette maison. Profitez-en pour la faire évader ce soir même, et à ce prix je me tairai.

LA MARQUISE.

Et comment veux-tu qu'en deux heures j'achève les préparatifs d'une évasion qui après tout sera difficile, puisque cette maison est gardée de toutes parts et que nul n'a le droit d'en sortir ?

LALOUETTE.

Ce n'est pas mon affaire, et vous n'avez qu'à vous arranger

avec Jean, votre homme de confiance, qui me paraît aussi entendu que vous pour le moins.

LA MARQUISE.

Mais qui se chargerait de lui faire tenir une lettre?

LALOUETTE.

Eh bien! moi, moi, puisqu'il s'agit de faire une bonne action.

LA MARQUISE.

Je ne connais seulement pas les êtres de la maison!

LALOUETTE, *allant sur le balcon.*

Au-dessous de ce balcon, qui domine la Seine de vingt pieds, il y a une porte ouvrant sur la rivière. On peut faire arriver un bateau jusque-là.

LA MARQUISE, *rêvant.*

Oui, en effet; mais la clef de cette porte?...

LALOUETTE.

Nous enverrons à Jean l'empreinte de la serrure...

LA MARQUISE.

Que tu prendras?

LALOUETTE.

Avec ce morceau de cire...

LA MARQUISE, *à part, rentrant dans la chambre.*

Et il dit qu'il n'est pas mon complice. (*Haut.*) Je vais écrire à Jean.

LALOUETTE.

Recommandez-lui bien de placer dans cette barque deux hommes sûrs.

LA MARQUISE.

Oh! oui... très-sûrs...

LALOUETTE, *regardant la chambre de Marie.*

Pauvre femme! éternellement accusée des crimes d'une autre. Mais du moins elle sera libre.

LA MARQUISE, *à part.*

Oh! Marie! Marie! dans deux heures, je ne te craindrai plus.

SCÈNE III.

MARIE, LA MARQUISE, LALOUETTE.

MARIE, *entrant.*

Il faut cependant que je voie M. Thomé, et que... (*Elle s'arrête en voyant la marquise.*)

LA MARQUISE.

Vous êtes surprise de me trouver ici, madame?... Parente et amie de M. de La Verrière, je venais vous offrir mes consolations et mes soins.

MARIE.

Je vous remercie, madame; je me sens mieux, mais j cherche où je vous ai déjà vue.

LA MARQUISE.

Aux Madelonnettes, où j'avais accompagné M. de La Verrière. Que ce souvenir ne vous effraie point : je sais qu'il est mort dans des dispositions plus favorables pour vous.

MARIE.

Madame !...

LA MARQUISE.

Je vois l'état d'accablement où vous êtes, et je vais vous laisser. Il me suffit de vous avoir appris qu'il y a dans cette maison une personne que votre sort intéresse, et qu'au moment du danger je serai là.

LALOUETTE.

Oui, oui! au moment du danger, nous serons là! (*Il sort derrière la marquise.*)

MARIE, *seule.*

Que disent-ils, et quel danger me menacerait encore?... On veut peut-être me faire retourner aux Madelonnettes?... non, de ce côté, je ne crains plus rien. Innocente, j'ai enfin la preuve que je suis innocente! Oh! comme à travers les troubles de ma situation cette pensée se dégage rayonnante et pure! Innocente! ma fille, mes amis ne rougiront plus de moi!

SCÈNE IV.

MARIE, THOMÉ, HENRI.

MARIE.

Depuis l'affreux événement de ce matin, je suis si troublée, si souffrante, que je n'ai encore pu vous remercier de l'hospitalité que vous m'avez si généreusement accordée, ni vous faire mes excuses pour toutes les peines que ce malheureux événement vous cause. J'allais passer chez vous pour vous exprimer ma reconnaissance et mes regrets.

THOMÉ.

En vérité, madame, cela n'en vaut pas la peine.

MARIE.

Où est ma fille ?

THOMÉ.

Toujours chez madame Thomé, qui est de plus en plus touchée de sa douceur, de sa grâce...

MARIE.

Avant que vous quittc, me permettrez-vous de vous adresser quelques questions?... Les restes de M. de La Verrière?...

THOMÉ.

Ont été transportés dans son hôtel.

MARIE.

Sans qu'on ait visité les papiers qu'il avait sur lui?

THOMÉ.

Si fait, madame, on les a visités devant moi.

MARIE.

Alors vous avez fait mettre à part ceux que lui a remis madame de Montbrun?

THOMÉ.

Madame de Montbrun?

MARIE.

Oui, cette dame qu'il a reçue sous votre nom.

THOMÉ.

Nous n'avons vu aucun papier qui parût venir de cette source. M. de La Verrière n'avait sur lui que des papiers insignifiants.

MARIE.

Mais c'est qu'alors il les aura déposés sur quelque table, dans un coin. Il faut les chercher à l'instant même, car ces papiers sont de la plus grande importance : ils prouvent mon innocence et me rendent la liberté.

THOMÉ.

Ils prouvent votre innocence?

MARIE.

Oui, monsieur, oui! et je vais... (*Henri se place devant la porte, sans rien dire.*)

THOMÉ.

Ne prenez pas la peine de descendre... je ne sais comment vous annoncer.... Vous n'avez donc rien compris à la démarche que M. le délégué du lieutenant de police a faite auprès de vous?...

MARIE.

Eh! comment le comprendre? tant de coups m'ont frappée, que je sais à peine si je respire. Mais, avant tout, je veux chercher...

THOMÉ.

Arrêtez! vous êtes prisonnière dans cette maison, dans cette chambre!...

MARIE.

Prisonnière?...

THOMÉ.

Il y a un agent de police à cette porte!

MARIE.

A cette porte?

HENRI.

C'est la vérité.

MARIE.

Ciel! et les papiers de madame de Montbrun sont égarés,

perdus peut-être?... Je devine ce qui se passe : on va me reconduire aux Madelonnettes.

HENRI.

Mon père!...

THOMÉ.

Tu as raison : il faut tout dire. (*A Marie.*) Madame, votre situation est plus grave que vous ne le croyez. Comme ami, comme avocat, il est indispensable que je vous en instruise, et attendu que le temps nous presse, j'irai droit au fait sans plus de préparations. On avait d'abord cru que M. de La Verrière avait succombé à une atteinte du mal dont il souffrait depuis plusieurs années; un examen plus attentif a amené une cruelle découverte : M. de La Verrière est mort empoisonné.

MARIE.

Empoisonné? lui? oh! monsieur Henri, dites-moi que cela est impossible...

HENRI.

C'est la vérité.

MARIE.

Empoisonné? mais qui a pu commettre ce crime? qui avait intérêt à sa mort? Il faut que j'obtienne justice, entendez-vous, et vous m'y aiderez, monsieur Thomé! Voyons!... les soupçons ne sont-ils pas encore tombés sur personne?... Vous baissez les yeux?... vous refusez de me répondre?...

THOMÉ.

Eh bien, c'est vous qu'on accuse.

MARIE, *allant à Henri.*

Ah! vous ne me croyez pas coupable, n'est-ce pas?

HENRI.

Oh! mon père, j'arrivais ici, troublé, incertain... je ne savais que penser, ni que croire... mais ce cri est bien celui de l'innocence, et vous en êtes aussi touché que moi!...

MARIE, *revenant à elle.*

Ainsi, on m'accuse d'avoir empoisonné monsieur de La Verrière?

THOMÉ.

Hélas!

MARIE.

Une empoisonneuse ! moi ? Ce coup me manquait.

THOMÉ.

Permettez-vous...

MARIE.

Vous avez raison. Il faut me remettre et raisonner avec l'impossible, puisqu'on m'y contraint. Je sors des Madelonnettes. Quel temps aurais-je choisi pour donner du poison à mon mari?

THOMÉ.

Le temps que vous avez passé avec lui dans cette salle basse où il est mort.

MARIE.

J'aurais donc eu du poison sur moi ? où me le serais-je procuré ?

THOMÉ.

Dans une armoire de pharmacie appartenant à mon fils, qui occupe un des angles de la pièce où vous vous trouviez.

MARIE.

Mais cette armoire, je ne l'ai même pas vue, vous m'en apprenez l'existence.

THOMÉ.

Mon fils y conservait plusieurs poisons aussi rapides que la foudre.

MARIE.

Mais une armoire où il y a des poisons se ferme ; je n'en ai jamais eu la clef.

THOMÉ.

Mon fils l'y avait laissée pour que vous puissiez y prendre un cordial dont vous paraissiez avoir besoin.

MARIE.

D'après toutes vos réponses, monsieur Henri est aussi coupable que moi.

THOMÉ.

Madame !...

MARIE.

Allons, cette accusation est trop absurde pour que je m'en inquiète. L'unique présomption qu'il y avait contre moi c'est mon passé ; eh bien ! ce passé, qui était ma honte, va devenir ma gloire ; car encore une fois, les papiers de madame de Montbrun contiennent ma réhabilitation complète, et le monde va savoir la vérité. L'objet dont il faut s'occuper sur-le-champ est donc de retrouver ces papiers sauveurs. Il est impossible qu'ils aient été enlevés? Personne ne me veut du mal. Personne n'a d'intérêt à me les prendre. Allez donc, cher monsieur Thomé ; cherchez, cherchez bien, je suis sûre que vous les trouverez. Vous me direz après les avoir lus, si, à part mon malheur, il y a au monde quelque chose de plus sûr que mon innocence ; vous me direz s'il y a jamais eu une cause plus digne d'intérêt que la mienne.

THOMÉ.

Je la gagnerai, je la gagnerai, madame ; et à dater de ce moment je n'en doute plus. Tout s'explique et les conjectures de mon fils étaient justes. Monsieur de La Verrière aura cru reconnaître, dans cette armoire maudite, quelque drogue qu'il avait déjà prise, et au lieu d'un cordial sauveur, il a avalé du poison. J'expliquerai cela, clair comme le jour, à vos juges. Ah ! quelle cause à plaider ! quelle péroraison à faire ! Vous avez raison ; il n'y aura jamais eu de procès aussi intéressant que celui-là. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

HENRI, MARIE.

HENRI, *le regardant aller.*

Bon père ! pauvre père !

MARIE.

Vous le plaignez ; quel malheur le menace ?

HENRI.

Le plus grand de tous est tombé sur lui.

MARIE.

Comment ? expliquez-vous.

HENRI.

Eh bien, je suis .. Ah ! c'est affreux à dire; je suis accusé comme vous de l'empoisonnement de M. de Laverrière.

MARIE.

Oh ! ce n'est pas possible ! et, en tout cas, il n'y a contre vous aucune preuve.

HENRI.

Rappelez-vous ce que vous disiez tout à l'heure à mon père : M. Henri est aussi coupable que moi.

MARIE.

Mais nous sommes perdus alors, nous sommes irrévocablement perdus. C'est l'échafaud avec toutes ses horreurs ! bien plus, avec toute son infamie. Et ma fille ; perdue aussi, condamnée à l'opprobre et au malheur par l'arrêt qui frappera sa mère. Ah ! ma fille ! ma fille !

HENRI.

Oui, cet arrêt la tuera comme vous, seulement son supplice sera plus long. Ne voulez-vous rien faire pour la sauver ?

MARIE.

Comment ?

HENRI.

Vous-même, attendrez-vous patiemment les hontes et les tortures qu'on vous prépare ? Pourquoi cette agonie de deux mois, de trois mois peut-être... lorsqu'il vous suffit d'un moment de courage pour être libre.

MARIE.

Libre !

HENRI,

Voyez, la nuit est sombre, à vingt pieds au-dessous de ce balcon, la Seine coule profonde et rapide ; venez...

MARIE.

Que dites-vous ?

HENRI.

Pas de procès contre les morts, pas de tache sur votre nom ni sur celui de votre fille ; sauvez-la et sauvez-vous.

MARIE.

Malheureux !

HENRI.

Ah ! ne me plaignez pas, mourir avec vous, mourir la main dans la vôtre, c'est le bonheur que je rêve depuis que je vous connais : je n'aurais pu vous être uni dans la vie, eh bien ! je le serai du moins dans la mort. (*Il l'entraîne sur le balcon.*)

MARIE, *sur le balcon.*

Un suicide !

HENRI.

Que pouvez-vous regretter dans ce monde ?

MARIE.

Rien, mais je ne veux pas me perdre dans l'autre.

HENRI.

Marie !

MARIE.

Ecoutez ! j'ai toujours pensé que mes épreuves auraient un terme et qu'un jour le ciel ferait éclater mon innocence. Cette conviction, je ne sais si c'est Dieu qui la ravive en moi pour vous éclairer et pour vous sauver, mais jamais je ne l'ai sentie si profonde. Rassurez-vous donc et reprenez comme moi espoir et confiance. Nous serons acquittés ! nous serons acquittés.

HENRI.

Quoi, vous pouvez vous flatter... oui, l'espoir brille dans vos yeux et sur votre front... allons, gardez vos illusions : moi qui ne les partage pas, je vous dis adieu pour toujours !

MARIE.

Où allez-vous ?

HENRI.

Me sauver du déshonneur.

MARIE.

Vous allez vous tuer ?

HENRI.

Que vous importe ?

MARIE.

Que m'importe, grand Dieu !

HENRI.

Ma mort ne vous empêchera pas de vous justifier : au contraire, elle peut vous servir.

MARIE.

Arrêtez ! Vous ne sortirez pas d'ici que vous ne m'ayez juré de vivre !

HENRI.

Eh ! le puis-je ? Sachez toute la vérité : si je suis résolu à mourir, c'est encore moins pour échapper à l'infamie de ce

procès, que parce que toutes mes espérances sont perdues! Je comptais fuir avec vous, vivre avec vous, me faire aimer de vous, enfin; je vois bien qu'il faut que j'y renonce et que toute ma passion échoue devant votre indifférence. Eh bien! autant vaut mourir tout de suite. Puissiez-vous être acquittée et vivre heureuse! voilà le dernier vœu que je forme. Adieu! adieu!

MARIE.

Mon Dieu! je n'ai donc que ce moyen de le retenir, de le conserver à son père et à sa mère! de le sauver ici-bas et là-haut! Il faut que devant un deuil si récent je lui fasse l'aveu de l'amour que j'ai pour lui! Eh bien! sois satisfait, malheureux! et puisque cette passion ne s'est pas assez trahie, puisque tu n'as su la lire ni dans mon trouble, ni dans ma contrainte, ni dans mes regards, apprends que tu es le premier, le seul homme que j'aie aimé au monde! apprends que je t'aime autant que tu m'aimes! apprends que si tu meurs, je ne ne demanderai plus à Dieu qu'une chose, ce sera de me réunir à toi! Tu me parles toujours de notre rencontre dans la forêt de Saint-Germain, de ce moment où ton cœur s'est donné à moi dans un regard, eh bien! ce moment, qui a décidé de ta destinée, décidait aussi de la mienne; c'est depuis ce jour-là que je t'aime; nos âmes se sont embrâsées en même temps! Parleras-tu encore de mourir? diras-tu que tu n'as plus d'espoir et de courage? Ne feras-tu pas tous les efforts dont tu es capable pour sauver une vie où j'ai lié la mienne, et l'honneur d'un nom que je serais si heureuse de porter (1)?

HENRI.

Assez! assez! Pour les événements qui se préparent, j'ai besoin de toute mon énergie, de tout mon courage, et l'excès du bonheur va me l'ôter!... Aimé! aimé de toi! Oh! parle, dispose de ma volonté, de ma vie! tout ce que tu voudras, je le ferai!

MARIE, *allant à l'escalier.*

Madame de Beaucourt!...

HENRI.

Adieu, adieu, Marie! Oh! nul homme ne comprendrait ce que j'éprouve; je vais le dire à Dieu! (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, MARIE.

LA MARQUISE, *rapidement.*

Je vous ai promis qu'au moment du danger je serais là; je

(1) A la représentation, on a arrêté cette tirade à la phrase suivante : « Ce sera de me réunir à toi! »

tiens parole. Vous savez de quel crime vous êtes accusée, et M. Thomé ne vous a pas laissé ignorer tout ce qu'il y a de chances pour que vous soyez condamnée : j'ai préparé pour vous une évasion; mais il faut qu'elle s'exécute à l'instant même : on attend d'un moment à l'autre les magistrats. Dès qu'onze heures sonneront, c'est-à-dire dans quelques minutes, couvrez-vous de ce manteau et de ce chapeau qui déguiseront entièrement votre personne, et descendez. Au bas de l'escalier, vous trouverez un agent : vous lui direz : Marie et Marguerite, votre nom et le mien; c'est un mot de passe. Cet agent vous conduira à une petite porte qui ouvre sur la rivière; vous y trouverez une barque toute prête, et sur le quai opposé il y a une chaise de poste qui, en vingt heures, vous conduira en Belgique. Vous voyez que j'ai tout arrangé, tout prévu.

MARIE.

Madame!...

LA MARQUISE.

Ne me répondez pas, ne me remerciez pas. Je vous sauve de l'échafaud; une parente, c'est bien naturel. Je vois ce que vous allez me dire, votre fille; je vous la conduirai dans trois jours. Enfin, l'heure vous presse, un supplice affreux vous menace; ne perdez pas un moment. Si vous avez quelques préparatifs à faire, faites-les vite. Ce manteau et ce chapeau. Au coup d'onze heures. Marie et Marguerite. Vous avez entendu? (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

MARIE, *seule, puis* THOMÉ.

MARIE, *seule.*

Non, je ne fuirai pas; j'attendrai mes juges.

THOMÉ, *entrant tout éperdu.*

Mon fils! mon fils! où est-il?...

MARIE.

Mon Dieu! qu'est-ce, monsieur Thomé? qu'avez-vous?

THOMÉ.

Ce que j'ai, madame?... vous ne le devinerez jamais... Ah! j'étouffe, j'étouffe! et pour la première fois de ma vie, je me sens incapable de parler.!

MARIE.

Expliquez-vous.

THOMÉ.

Eh bien! figurez-vous qu'Henri... mon bon, mon noble fils...

MARIE.

Grand Dieu!

THOMÉ.

Accusé, accusé comme vous de l'empoisonnement de M. de La Verrière, on va venir l'arrêter.

MARIE.

Je le savais.

THOMÉ.

Vous!

MARIE.

Et je ne crains rien pour lui ni pour moi. Nous prouverons notre innocence.

THOMÉ.

Ah! je voudrais partager cet espoir; mais j'ai réfléchi, et je suis épouvanté de votre affaire, entendez-vous?

MARIE.

Quoi donc, s'il y avait un moyen de faire évader votre fils, lui conseilleriez-vous de fuir plutôt que d'attendre son procès?

THOMÉ.

Ah! je lui conseillerais de fuir... je lui conseillerais de fuir.

MARIE, *allant à une table et écrivant quelques mots à la hâte.*

Prenez ce manteau et ce chapeau, et courez à l'instant chez votre fils. Vous lui direz que, sur votre avis, j'ai adopté un projet de fuite qu'on m'a proposé, et que je viens de partir pour Bruxelles où je le supplie de me rejoindre; veuillez bien lui répéter cette phrase; autrement, il ne partirait pas. Pour le reste, qu'il se conforme aux instructions contenues dans ce billet.

THOMÉ.

Grand Dieu, mais comment se fait-il?... (*Onze heures sonnent.*)

MARIE.

Ah! je ne puis vous le dire. Onze heures. Voilà onze heures qui sonnent. C'est l'heure de l'évasion.

THOMÉ.

Mais cette évasion est préparée pour vous; en sauvant mon fils, vous vous perdez.

MARIE.

Il est vrai que cette évasion est préparée pour moi; mais je vous jure, sur la tête de ma fille, que je n'en aurais pas profité. Allez, et revenez m'instruire du succès de cette démarche.

THOMÉ, *sortant.*

Je vous obéis. Soyez bénie.

MARIE, *rentrant chez elle.*

Et toi, mon Dieu, daigne le sauver! (*Nuit à la rampe.*)

SCÈNE VIII.

LA MARQUISE, *entrant lentement.*

Personne... aucun bruit dans sa chambre... le manteau et le

chapeau ont disparu... plus de doute, elle s'est déterminée à fuir. Arrivera-t-elle sans obstacle à la petite porte qui donne sur la rivière? Ces agents qui m'ont vendu leur conscience, exécuteront-ils fidèlement le marché? Je devrais aller surveiller son départ; mais je ne veux pas être là quand elle mettra le pied dans la barque... Non... non... je ne le veux pas. (*Passant sur le balcon.*) La ville est encore pleine de lumières; mais le fleuve est couvert d'une nuit profonde... Je n'entends... je ne distingue rien... Il me semble voir au pied de la muraille... Oui, c'est la barque... elle n'est pas encore partie... Mon Dieu, qu'attend-elle? Oh! je n'ose pas regarder... j'ai peur...

SCÈNE IX.

LA MARQUISE, THOMÉ, *puis* MARIE.

LA MARQUISE.

Qui va là?

THOMÉ.

Madame de Beaucourt! hé! que faites-vous là, madame?...

LA MARQUISE.

Vous voyez, j'écoutais... j'attendais...

THOMÉ.

Quoi donc?

LA MARQUISE, *jetant un coup d'œil au dehors.*

Ah! la barque se met en mouvement... elle part... tout est fini.

THOMÉ.

Qu'avez-vous?

LA MARQUISE.

Rien... rien... j'étais monté dans cette chambre pour parler à madame de La Verrière; mais puisqu'elle n'y est pas...

THOMÉ.

Je vous demande pardon; elle y est et je viens lui annoncer une bien bonne nouvelle... (*Allant à la chambre de Marie.*) Madame... madame...

MARIE, *sortant de sa chambre.*

Eh bien?

LA MARQUISE *.

Ah!

THOMÉ.

Laissez-moi mettre un genou en terre devant vous; il est sauvé.

LA MARQUISE.

Sauvé! qui?

* Marie, Thomé, la marquise.

THOMÉ.

Mon fils ! il ne sera pas arrêté ! je viens de le voir monter dans une barque qu'un ami inconnu a amenée au pied de ce balcon.

LA MARQUISE.

C'est votre fils qui est dans la barque ?

THOMÉ.

Silence! oh! silence! et vous, madame, du courage, j'entends les gens de justice qui montent l'escalier.

LA MARQUISE.

Quoi ! c'est Henri que vous avez fait fuir ! mais vous ne savez pas... (*Elle court au balcon.*) Arrêtez ! arrêtez ! ils ne m'entendent pas, les misérables... (*On entend un cri aigu suivi d'un gémissement prolongé.*) Ah ! ils l'ont tué !

MARIE.

Tué ! qui?...

LA MARQUISE.

Lui ! Henri ! que j'aimais, que j'aimais avec fureur, entends-tu bien ; car ma destinée est d'être toujours ta rivale. Comment n'as-tu pas deviné que, proposée par moi, cette évasion cachait un piége où tu devais périr ?

THOMÉ.

Mais cette femme n'a pas sa raison... A l'entendre... il semblerait qu'elle avait aposté des assassins dans cette barque.

LA MARQUISE.

Malheureux ! c'est la vérité !

MARIE.

Henri ! Henri !

LA MARQUISE.

Ah ! tu l'aimais bien aussi, toi ! (*Après un moment de silence.*) Tenez, voici des papiers qui justifient madame de tous les crimes qu'on lui a reprochés : c'est moi qui ai empoisonné M. de La Verrière, c'est moi qui ai assassiné M. de Monbrun. Henri, tu vois, je pardonne à celle que tu as tant aimée, à ton tour me pardonneras-tu ?

MARIE.

Ah ! que m'importe cette justification tardive ! il est mort, il ne vous entend pas, celui dont l'estime me consolait des mépris de tout le monde : pas plus que vous je ne me sens capable de lui survivre, et j'espère qu'une mort prompte !...

HENRI, *au dehors.*

Marie !

MARIE.

Quelle voix !

HENRI.

Marie !

MARIE.

Ah ! (*Entrent Henri, puis Lalouette, suivis d'un magistrat et de plusieurs agents.*)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENTS, HENRI, LALOUETTE, UN MAGISTRAT, AGENTS.

MARIE.

Vivant ! sauvé ! par quel miracle ?

HENRI.

Ah ! c'est bien un miracle, vous l'avez dit . nous n'étions pas à vingt brasses de la maison, qu'un misérable levait sur moi un couteau ; mais avant qu'il m'eût touché, un fantôme se dressait le long de la barque et l'assassin tombait dans le fleuve...

LALOUETTE.

Où il voulait vous précipiter ; le fantôme c'était moi, l'assassin, c'était le damné capitaine Croustillac, que j'avais reconnu quand M. Henri était entré dans le bateau ; prévoyant une trahison, j'avais tout doucement piqué une tête et je les avais suivis entre deux eaux. Ah ! le brigand, il a payé en une fois tout ce qu'il devait à moi et à la justice...

MARIE.

Mon Dieu ! j'avais bien raison de compter sur vous. (*Henri est à ses pieds, des agents entourent la marquise.*)

FIN.

Poissy. — Typographie ARBIEU.